

MOLIÈRE

# ŒUVRES COMPLÈTES



Classé

9304

DEDALUS - Acervo - FFLCH-LE



21300014469

L'ÉCOLE DES FEMMES

LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES

LE MARIAGE FORCÉ

LA PRINCESSE D'ÉLIDE

LE TARTUFFE OU L'IMPOSTEUR

DOM JUAN OU LE FESTIN DE PIERRE

L'AMOUR MÉDECIN

*Chronologie, introduction et notices*

par

Georges Mongrédien

FACULDADE DE LETRAS E CIÊNCIAS HUMANAS

BIBLIOTECA DE LETRAS

GARNIER-FLAMMARION

SBD-FFLCH-USP



180306



*Sur la couverture :*  
Armande Béjart. Miniature anonyme,  
France, XVII<sup>e</sup> siècle.  
Collection particulière.  
Cliché Giraudon.



NOTICE  
SUR  
LE TARTUFFE

*Le Tartuffe* est, avec *le Misanthrope*, l'un des deux grands chefs-d'œuvre de Molière. Il est peut-être le plus populaire parce qu'il s'attaque à un vice répandu dans toutes les classes de la société, l'hypocrisie. On a tout dit sur la rigueur de la composition de cette comédie, l'intérêt soutenu par les renversements de situation, la puissance de l'analyse psychologique, la beauté littéraire de la forme.

Mais ce qu'il faut souligner tout d'abord, c'est la hardiesse de l'entreprise. Porter à la scène les problèmes de la religion, devant la société toute chrétienne du XVII<sup>e</sup> siècle, c'était une gageure. L'Antiquité chrétienne, au même titre que la païenne, pouvait, d'un commun accord, inspirer les dramaturges : *Polyeucte* est là pour le prouver. Il suffisait de remplacer le mot *église* par celui, plus général, de *temple*, pour apaiser toutes les susceptibilités.

Mais attaquer la fausse dévotion, l'hypocrisie religieuse, c'était suspecter toute l'Église. Sans doute Molière plaident-il habilement qu'il respectait la vraie dévotion et n'attaquait que la fausse et qu'il n'y avait pas de vice privilégié qui échappât à la censure de la comédie. Il avait déjà fait une semblable distinction au temps des *Précieuses ridicules* entre les précieuses de province et celles de Paris. Mais, cette fois, l'argument, aux yeux des dévots sincères, restait sans valeur. Le propre de l'hypocrite étant de singler en tout les manières du vrai dévot et donc de lui ressembler pour mieux abuser ses victimes, la confusion restait toujours possible, puisque, extérieurement, les faux dévots ne se distinguaient pas des vrais.

Ces faux dévots, prêts à s'alarmer à tout propos, Molière les avait déjà rencontrés sur son chemin, alliés à ses autres ennemis, dans la querelle de *l'École des Femmes* ; c'est

eux qui avaient crié au scandale à propos du « sermon » d'Arnolphe et des maximes du mariage. C'est contre eux d'abord qu'il entreprit d'écrire *Le Tartuffe*.

Déjà Régnier dans sa *Mazette* et Scarron dans sa nouvelle des *Hypocrites* s'étaient attaqués à ce vice de l'hypocrisie. Mais il ne s'agissait là que de littérature satirique où la liberté d'expression était de rigueur.

Les contemporains, et les historiens après eux, ont, selon l'habitude, recherché l'« original » du *Tartuffe*. Une dizaine de noms ont été proposés, et il s'agit de personnes que Molière a connus ou pu connaître. Mais il est évident que sa comédie vise beaucoup plus haut qu'un portrait satirique. Elle prétend atteindre et stigmatiser un vice répandu, socialement redoutable; tous les hypocrites pourraient y être reconnus. La meilleure preuve en est que les jésuites la déclarèrent dirigée contre les jansénistes et réciproquement.

Un autre groupement de dévots s'inquiéta, la puissante et secrète Compagnie du Saint-Sacrement, qui joignait à une œuvre de bienfaisance très efficace le souci de redresser les mœurs corrompues, de relever la moralité publique et de fournir aux familles des directeurs de conscience zélés. A ses débuts parisiens, en 1644, Molière l'avait déjà rencontrée en la personne de M. Olier, curé de Saint-Sulpice. On a la preuve, par les procès-verbaux mêmes de cette société, qu'un mois avant la première représentation de la comédie elle manoeuvrait déjà dans l'ombre pour faire interdire cette pièce encore inconnue, mais dont le sujet seul apparaissait comme un objet de scandale.

Est-ce à dire que Molière visait spécialement la Compagnie du Saint-Sacrement? En dépit de la part que ses membres les plus éminents, le président de Lamignon, le prince de Conti, allaient prendre à la persécution contre l'auteur, nous ne le croyons pas. Sans doute Molière connaissait-il bien l'œuvre discrète de cette Compagnie, protégée par la Reine-Mère et qui devait être dissoute dès la mort de celle-ci; mais elle n'était pour lui, dans certaines de ses manifestations, qu'un exemple parmi d'autres de cette hypocrisie qu'on retrouvait diffusée, dans différents milieux dévots et qui prétendait donner à la religion une rigueur insupportable aux honnêtes gens et les enseigner dans un réseau de dénonciations et d'intrigues. Si l'on osait un anachronisme, on pourrait dire que Molière dénonçait un certain « cléricalisme ».

Nous ignorons tout des sentiments profonds de Molière sur la religion, mais nous savons qu'il faisait régulièrement ses pâques, et qu'à l'heure suprême il demanda un prêtre, qui, d'ailleurs, refusa de venir. Il se conduisait donc, comme tout honnête homme de son temps, en chrétien; ce n'est que contre les excès de la religion qu'il s'élevait, et l'hypocrisie était le plus dangereux de ces abus.

Que Molière ait emprunté tel ou tel trait à un personnage de sa connaissance pour peindre son *Tartuffe*, c'est possible et même probable; mais ce n'est pas un portrait qu'il a voulu peindre; son hypocrite est une création de son génie, d'une valeur universelle, puisque chaque génération y reconnaît l'image même du vice éternel qu'est l'hypocrisie.

Pour comble de scandale, la comédie ne fut pas créée au Palais-Royal, mais à Versailles, le 12 mai 1664, au cours des fêtes des *Plaisirs de l'Île enchantée*, fait significatif qui implique une permission et peut-être une complaisance royale. Car le parti dévot s'agitait beaucoup à la cour à propos des amours adultères de Louis XIV, qui n'entendait pas être contraint en ces affaires.

La pièce était encore inachevée, et l'on ne joua ce jour-là que trois actes. Les historiens discutent encore pour savoir s'il s'agit des trois premiers actes, comme le dit formellement La Grange, qui y jouait le rôle de Valère, ou d'une première version en trois actes. On a supposé aussi qu'il pouvait s'agir des actes I, III et IV qui constitueraient en effet une pièce complète, mais plus hardie encore et plus dangereuse que celle que nous connaissons, puisqu'elle se terminerait sur le triomphe du fourbe luxurieux et la ruine d'Orgon. Faute de documents, il nous semble plus sage de s'en tenir à l'affirmation de La Grange.

Quoi qu'il en soit, Louis XIV, devant le scandale, recula et, sans doute à regret, interdit la représentation publique du *Tartuffe*. C'était un coup très dur pour Molière, qui espérait un grand succès au Palais-Royal. Il protesta, lut sa pièce au Légat du Pape, qui voulut bien l'approuver. Mais la cabale des dévots, encouragée par ce premier succès, reprit ses attaques. Un curé de Paris, Pierre Roullé, dans un petit livret tout à la gloire du Roi, traita Molière d'*impie* et de *libertin*, de « démon vêtu de chair et habillé en homme » et le voua proprement au feu.

Molière protesta solennellement dans un placet remis au roi et le libelle du curé Roullé disparut.

Contre la cabale des dévots déchainée, Molière chercha des appuis en faisant des lectures de sa pièce, chez Ninon de Lenclos, chez Habert de Montmort, chez une amie de Port-Royal, Madame de Longueville ou Madame de Sable. Il la représenta en septembre à Villers-Cotterêts, devant le duc d'Orléans. Il donna à sa comédie sa forme définitive et à la fin de novembre la joua au Raincy chez la princesse Palatine, par ordre du prince de Condé, qui ne cessa de lui apporter son appui.

En 1667, trois ans après la naissance avortée du *Tartuffe*, Molière, qui avait sans doute obtenu du roi, parti pour la campagne des Flandres, des promesses, crut pouvoir présenter sa pièce au public du Palais-Royal, moyennant quelques adoucissements (5 août). Tartuffe devenait Panulphe et, abandonnant sa soutane, paraissait habillé en homme du monde, l'épée au côté. *Le Tartuffe* devenait *l'Imposteur*, et le dévouement comportait le nécessaire châtiement du coupable ainsi qu'un éloge de la justice du roi.

Ces concessions ne servirent de rien; le lendemain de la première représentation publique, le Premier Président du Parlement de Paris, M. de Lamoignon, interdit la pièce. A l'auteur qui s'était rendu chez lui avec Boileau pour essayer de la défendre il répondit que « ce n'était pas au théâtre à se mêler de prêcher l'Évangile ». Molière eut beau dépêcher deux de ses compagnons, munis d'un placet, vers le Roi, en Flandres, il n'en obtint que de vagues paroles apaisantes. Le 11 août, l'archevêque de Paris renforça la défense de M. de Lamoignon en publiant un mandement interdisant de lire ou d'entendre *l'Imposteur* sous peine d'excommunication.

Molière, désespéré devant la cabale triomphante, obligé de fermer son théâtre un certain temps, continuait de lutter. Le 20 août 1667, paraissait un livret anonyme intitulé *Lettre sur la Comédie de l'Imposteur*. Elle est très probablement de Donneau de Visé, qui s'était joint aux ennemis de Molière pendant la querelle de *l'École des Femmes* et qui s'était rallié depuis que Molière, sans rancune, avait bien voulu jouer au Palais-Royal certaines de ses comédies. Cette lettre, qui connut plusieurs éditions et alimenta la querelle du *Tartuffe*, est pour nous fort précieuse. Elle nous donne d'abord de nombreux renseignements sur l'unique représentation, le 5 août 1667, de *l'Imposteur* dont nous ignorons le texte exact. Mais surtout elle plaide, intelligemment, l'affaire au fond et tend

à justifier l'entreprise de Molière. L'auteur invoquait les précédents du théâtre antique, des mystères du Moyen Âge et des tragédies religieuses de Corneille lui-même pour justifier l'évocation des problèmes de la religion sur la scène. Selon lui, la vraie religion, célébrée dans les lieux saints, pouvait être défendue dans les lieux profanes, comme le théâtre, contre les imposteurs qui la déshonoraient. C'était répondre directement à l'objection de M. de Lamoignon. Donneau de Visé soulignait le caractère comique de la pièce et l'imposture sans équivoque de Tartuffe. L'argumentation de ce petit livret se rapproche si étrangement de celle de Molière, dans la préface qu'il mettra bientôt en tête de sa comédie, qu'on a pu légitimement se demander s'il n'a pas, au moins par ses conseils, aidé Donneau de Visé dans sa rédaction.

Tant d'efforts persévérants portèrent enfin leurs fruits; après deux représentations en 1668 devant le prince de Condé, *le Tartuffe*, dans sa forme définitive et sous son vrai titre, reparut enfin au Palais-Royal, le 5 février 1669. La première représentation rapporta une recette encore négative de 2 860 livres et la pièce connut un succès considérable, qui ne s'est jamais démenti, puisque *le Tartuffe* est, de loin, la comédie de Molière qui a connu, depuis sa création jusqu'à nos jours, le plus grand nombre de représentations à la Comédie-Française. Tous les grands comédiens ont voulu s'essayer dans ce rôle admirable, mais difficile. Plusieurs l'ont marqué du sceau de leur talent, tels Silvain et, plus récemment, Jouvet. Le personnage est si riche, si complexe, que les interprétations les plus différentes, et même opposées, peuvent trouver leur justification.

Après cinq années d'une véritable persécution, Molière sortait, toujours avec l'appui du roi, vainqueur d'une lutte périlleuse. Sa joie et sa fierté éclatent dans la préface qu'il rédigea après « la grande résurrection » du *Tartuffe*, et qui est un véritable cri de triomphe. Deux éditions parues en trois mois, l'an 1669, attestent que ceux qui n'avaient pu applaudir la pièce furent nombreux à vouloir la lire.

LE TARTUFFE  
ou  
L'IMPOSTEUR  
COMÉDIE

LES TROIS PREMIERS ACTES ONT ÉTÉ REPRÉSENTÉS  
A VERSAILLES POUR LE ROI  
LE 12<sup>e</sup> JOUR DU MOIS DE MAI 1664.  
LA COMÉDIE, ENTIÈRE ET ACHEVÉE EN CINQ ACTES,  
A ÉTÉ REPRÉSENTÉE AU CHÂTEAU DU RAJNCEY PRÈS PARIS  
POUR S. A. S. MONSIEUR LE PRINCE  
LE 29<sup>e</sup> NOVEMBRE 1664 ET DONNÉE DEPUIS AU PUBLIC  
DANS LA SALLE DU PALAIS-ROYAL  
LE 5<sup>e</sup> AOÛT 1667, PUIS LE 5<sup>e</sup> FÉVRIER 1669  
PAR LA  
TROUPE DU ROI

## PRÉFACE

Voici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été long-temps persécutée, et les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étaient plus puissants en France que tous ceux que j'ai joués jusqu'ici. Les marquis, les précieuses, les cocus et les médecins, ont souffert doucement qu'on les ait représentés, et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux; mais les hypocrites n'ont point entendu raillerie; ils se sont effarouchés d'abord, et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces et de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sauraient me pardonner; et ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés : ils sont trop politiques pour cela, et savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur âme. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu; et *le Tarriffe*, dans leur bouché, est une pièce qui offense la piété. Elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, et l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies; les gestes mêmes y sont criminels; et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droite ou à gauche, y cachent des mystères qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon désavantage.

J'ai eu beau la soumettre aux lumières de mes amis, et à la censure de tout le monde, les corrections que j'y ai pu faire, le jugement du roi et de la reine, qui l'ont vue, l'approbation des grands princes et de messieurs les ministres, qui l'ont honorée publiquement de leur présence, le témoignage des gens de bien, qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre; et, tous les jours encore, ils font crier en public des zélés indiscrets, qui me disent des injures pieusement, et me damnent par charité.

Je me soucierais fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'étant l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, et de jeter dans leur parti de vénérables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi, et qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux parottre me justifier sur la conduite de ma comédie; et je les conjure, de tout mon cœur, de ne point condamner les choses avant que de les voir, de

se défaire de toute prévention, et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révéler; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que demandait la délicatesse de la matière et que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérateur. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance; on le connaît d'abord aux marques que je lui donne; et, d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action, qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose.

Je sais bien que, pour réponse, ces messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au théâtre à parler de ces matières; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, et qu'ils ne prouvent en aucune façon; et, sans doute, il ne serait pas difficile de leur faire voir que la comédie, chez les anciens, a pris son origine de la religion, et faisait partie de leurs mystères; que les Espagnols, nos voisins, ne célèbrent guère de fêtes où la comédie ne soit mêlée, et que même, parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrérie à qui appartient encore aujourd'hui l'hôtel de Bourgogne; que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importants mystères de notre foi; qu'on en voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques, sous le nom d'un docteur de Sorbonne et, sans aller chercher si loin, que l'on a joué, de notre temps, des pièces saintes de M. de Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'État, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres; et nous avons vu que le théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants, le plus souvent, que ceux de la satire; et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions; mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant; mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon imposteur. Eh! pouvais-je m'en empêcher, pour bien représenter le caractère d'un hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connaître les motifs criminels qui lui font dire les choses, et que j'en aie retranché les termes consacrés, dont on aurait eu peine à lui entendre faire un mauvais usage. — Mais il débite au quatrième acte une morale pernicieuse. — Mais cette morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'ait les oreilles rebattues? Dit-elle rien de nouveau dans ma comédie? Et peut-on craindre que des choses si généralement détestées fassent quelque impression dans les esprits; que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le théâtre;

qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérateur? Il n'y a nulle apparence à cela; et l'on doit approuver la comédie du *Tartuffe*, ou condamner généralement toutes les comédies.

C'est à quoi l'on s'attache furieusement depuis un temps; et jamais on ne s'était si fort déchaîné contre le théâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Pères de l'Église qui ont condamné la comédie; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'autorité dont on prétend appuyer la censure est détruite par ce partage: et toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la comédie différemment, et que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption, et confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des spectacles de turpitude.

Et, en effet, puisqu'on doit discuter des choses et non pas des mots, et que la plupart des contrariétés viennent de ne pas entendre et d'envoyer dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque, et regarder ce qu'est la comédie en soi, pour voir si elle est condamnable. On connaît, sans doute, que, n'étant autre chose qu'un poème ingénieux, qui, par des leçons agréables, reprend les défauts des hommes, on ne saurait la censurer sans injustice; et, si nous voulons ouvrir là-dessus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ses plus célèbres philosophes ont donné des louanges à la comédie, eux qui faisaient profession d'une sagesse si austère, et qui criaient sans cesse après les vices de leur siècle. Elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre, et s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies. Elle nous apprendra que ses plus grands hommes, et des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes, qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avaient composées; que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime par les prix glorieux et par les superbes théâtres dont elle a voulu l'honorer; et que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires: je ne dis pas dans Rome débauchée, et sous la licence des empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des consuls, et dans le temps de la vigueur de la vertu romaine.

J'avoue qu'il y a eu des temps où la comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours? Il n'y a chose si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions; rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La médecine est un art profitable, et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons; et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un présent du ciel; elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connaissance d'un Dieu par la contemplation des merveilles de la nature; et pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impunité. Les choses même les plus saintes ne sont point à couvrir la corruption des hommes; et nous voyons des scélérats qui, tous les jours, abusent de la piété et la

font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveloppe point dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs. On sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art; et comme on ne s'avise point de défendre la médecine pour avoir été bannie de Rome, ni la philosophie pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, on ne doit point aussi vouloir interdire la comédie pour avoir été censurée en de certains temps. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir; et nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, et lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les moeurs sont tout à fait opposées. Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre que la ressemblance du nom; et ce serait une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olympe, qui est femme de bien, parce qu'il y a une Olympe qui a été une débauchée. De semblables arrêts, sans doute, feraient un grand désordre dans le monde. Il n'y aurait rien par là qui ne fût condamné; et, puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grâce à la comédie, et approuver les pièces de théâtre où l'on verra régner l'instruction et l'honnêteté.

Je sais qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie; qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses; que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les âmes sont attendries par ces sortes de représentations. Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête; et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine; et je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier, et adoucir les passions des hommes que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre; et, si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et notre salut, il est certain que la comédie en doit être, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste; mais, supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles et que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. Je me suis étendu trop loin. Faisons par un mot d'un grand prince sur la comédie du *Tartuffe*.

Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta devant la cour une pièce intitulée *Scaramouche errante*; et le roi, en sortant, dit au grand prince que je veux dire : « Je voudrais bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière ne disent mot de celle de *Scaramouche* ? » à quoi le prince répondit : « La raison de cela, c'est que la comédie de *Scaramouche* joue le ciel et la religion, dont ces messieurs-là ne se soucient point; mais celle de Molière les joue eux-mêmes; c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. »

## PREMIER PLACET

## PRÉSENTÉ AU ROI

Sur la comédie du *Tartuffe*

SIRE,

Le devoir de la comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai cru, que, dans l'emploi où je me trouve, je n'avais rien de mieux à faire que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle; et, comme j'hypocrisie, sans doute, en est un des plus en usage, des plus incommodes et des plus dangereux, j'avais eu, SIRE, la pensée que je ne rendrais pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre royaume, si je faisais une comédie qui décriât les hypocrites, et mît en vue, comme il faut, toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux monnaieurs en dévotion, qui veulent attraper les hommes avec un zèle contrefait et une charité sophistique.

Je l'ai faite, SIRE, cette comédie, avec tout le soin, comme je crois, et toutes les circonspections que pouvait demander la délicatesse de la matière; et, pour mieux conserver l'estime et le respect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai distingué le plus que j'ai pu le caractère que j'avais à toucher. Je n'ai point laissé d'équivoque, j'ai ôté ce qui pouvait confondre le bien avec le mal, et ne me suis servi dans cette peinture que des couleurs expresses et des traits essentiels qui font reconnaître d'abord un véritable et franc hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, SIRE, de la délicatesse de votre âme sur les matières de religion, et l'on a su vous prendre par l'endroit seul que vous êtes prenable, je veux dire par le respect des choses saintes. Les tartuffes, sous main, ont eu l'adresse de trouver grâce auprès de Votre Majesté; et les originaux enfin ont fait supprimer la copie, quelque innocente qu'elle fût, et quelque ressemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'eût été un coup sensible que la suppression de cet ouvrage, mon malheur, pourtant, était adouci par la manière dont Votre Majesté s'était expliquée sur ce sujet; et j'ai cru, SIRE, qu'elle m'ôrait tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'elle ne trouvait rien à dire dans cette comédie qu'elle me défendait de produire en public.

Mais, malgré cette glorieuse déclaration du plus grand roi du monde et du plus éclairé, malgré l'approbation encore de M. le légat, et de la plus grande partie de nos prélats, qui tous, dans les lectures particulières que je leur ai faites de mon ouvrage, se sont trouvés d'accord avec les sentiments de VOTRE MAJESTÉ; malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le curé de... qui donne hautement un démenti à tous ces augustes témoignages. VOTRE MAJESTÉ a beau

dire, et M. le légat et MM. les prélats ont beau donner leur jugement, ma comédie, sans l'avoir vue, est diabolique, et diabolique mon cerveau; je suis un démon vêtu de chair et habillé en homme, un libertin, un impie digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense, j'en serais quitte à trop bon marché; le zèle charitable de ce galant homme de bien n'a garde de demeurer là; il ne veut point que j'aie de miséricorde auprès de Dieu; il veut absolument que je sois damné, c'est une affaire résolue.

Ce livre, SIRÉ, a été présenté à VOTRE MAJESTÉ; et, sans doute, elle juge bien elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces messieurs; quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées; et quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposture, et à faire voir au public que ma comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, SIRÉ, ce que j'aurais à demander pour ma réputation et pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage : les rois éclairés comme vous n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite; ils voient, comme Dieu, ce qu'il nous faut, et savent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder. Il me suffit de mettre mes intérêts entre les mains de VOTRE MAJESTÉ; et j'attends d'elle, avec respect, tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-dessus.

## SECOND PLACET

### PRÉSENTÉ AU ROI

*Dans son camp devant la ville de Lille en Flandre, par les noms DE LA THORILLIÈRE et DE LA GRANDE, comédiens de SA MAJESTÉ, et compagnons du sieur MOULÈRE, sur la défense qui fut faite, le 6 août 1667, de représenter le Tartuffe jusques à nouvel ordre de SA MAJESTÉ.*

SIRÉ,

C'est une chose bien téméraire à moi que de venir importuner un grand monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes; mais, dans l'état où je me vois, où trouver, SIRÉ, une protection qu'au lieu où je la viens chercher? et qui puis-je solliciter contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance et de l'autorité, que le juste dispensateur des ordres absolus, que le souverain juge et le maître de toutes choses?

Ma comédie, SIRÉ, n'a pu pour ici des bontés de VOTRE MAJESTÉ. En vain je l'ai produite sous le titre de l'*Imposteur*, et déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde; j'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, et des dentelles sur tout l'habit, mettre en plusieurs endroits des adoucissements, et rerrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres originaux du portrait que je voulais faire : tout cela n'a de rien servi. La cabale s'est réveillée

aux simples conjectures qu'ils ont pu avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits qui, dans toute autre matière, font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma comédie n'a pas plutôt paru qu'elle s'est vue foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect; et tout ce que j'ai pu faire en cette rencontre pour me sauver moi-même de l'éclair de cette tempête, c'est de dire que VOTRE MAJESTÉ avait la bonté de m'en permettre la représentation, et que je n'avais pas cru qu'il fût besoin de demander cette permission à d'autres, puisqu'il n'y avait qu'elle seule qui me l'eût défendue.

Je ne doute point, SIRÉ, que les gens que je peins dans ma comédie ne renvoient bien des ressorts auprès de VOTRE MAJESTÉ, et ne jettent dans leur parti, comme ils l'ont déjà fait, de véritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'air de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions. Quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir : ils l'ont assez montré dans les comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public, sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquaient que la pitié et la religion, dont ils se soucient fort peu : mais celle-ci les attaque et les joue eux-mêmes; et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne sauraient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde; et, sans doute, on ne manquera pas de dire à VOTRE MAJESTÉ que chacun s'est scandalisé de ma comédie. Mais la vérité pure, SIRÉ, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la représentation profitable, et qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue aient eu une si grande déférence pour des gens qui devraient être l'horreur de tout le monde et sont si opposés à la véritable piété, dont elles font profession.

J'attends avec respect l'arrêt que VOTRE MAJESTÉ daignera prononcer sur cette matière; mais il est très assuré, SIRÉ, qu'il ne faut plus que je songe à faire des comédies, si les tartuffes ont l'avantage; qu'ils prendront droit par là de me persécuter plus que jamais, et voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, SIRÉ, me donner une protection contre leur rage envenimée; et puissé-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser VOTRE MAJESTÉ des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocents plaisirs après de si nobles travaux, et faire rire le monarque qui fait trembler toute l'Europe!

TROISIÈME PLACET  
PRÉSENTÉ AU ROI

LE 5 FÉVRIER 1669

SIRE,

Un fort honnête médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet et veut s'obliger par-devant notaire de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grâce de VOTRE MAJESTÉ. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandais pas tant, et que je serais satisfait de lui pourvu qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grâce, SIRE, est un canonicat de votre chapelle royale de Vincennes, vacant par la mort de...

Oserais-je demander encore cette grâce à VOTRE MAJESTÉ le propre jour de la grande résurrection de *Tartuffe*, ressuscité par vos bontés ? Je suis, par cette première faveur, réconcilié avec les dévots ; et je le serais, par cette seconde, avec les médecins. C'est pour moi, sans doute, trop de grâces à la fois ; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour VOTRE MAJESTÉ ; et j'attends, avec un peu d'espérance respectueuse, la réponse de mon placet.

PERSONNAGES

Mme PERNELLE, mère d'Orgon.  
 ORGON, mari d'Elmire.  
 ELMIRE, femme d'Orgon.  
 DAMIS, fils d'Orgon.  
 MARIANE, fille d'Orgon et amante de Valère.  
 VALÈRE, amant de Mariane.  
 CLÉANTE, beau-frère d'Orgon.  
 TARTUFFE, faux dévot.  
 DORINE, suivante de Mariane.  
 M. LOYAL, sergent.  
 UN EXEMPT.  
 FLIPOTE, servante de Mme Pernelle.

*La scène est à Paris.*

## ACTE PREMIER

### SCÈNE 1

MADAME PERNELLE et FLIPOTE sa servante,  
ELMIRE, MARIANE, DORINE, DAMIS, CLÉANTE

MADAME PERNELLE

Allons, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

MADAME PERNELLE

Laissez, ma bru, laissez, ne venez pas plus loin :  
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE

De ce que l'on vous doit envers vous, on s'acquitte,  
Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite ? 5

MADAME PERNELLE

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,  
Et que de me complaire on ne prend nul souci.

Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée :

Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée,

On n'y respecte rien, chacun y parle haut,

Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud. 10

DORINE

Si...

MADAME PERNELLE

Vous êtes, ma mie, une fille suivante

Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente :

Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis. 15

DAMIS

Mais...

MADAME PERNELLE

Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils;  
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand-mère;  
Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,  
Que vous prenez tout l'air d'un méchant garnement,  
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

20

MARIANE

Je crois...

MADAME PERNELLE

Mon Dieu, sa sœur, vous faites la discrète,  
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez douce;  
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,  
Et vous menez sous chape un train que je hais fort.

ELMIRE

Mais, ma mère...

MADAME PERNELLE

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,  
Votre conduite en tout est tout à fait mauvaise;  
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,  
Et leur défunte mère en usait beaucoup mieux.  
Vous êtes dépendière; et cet état me blesse,  
Que vous ayez vertu ainsi qu'une princesse.  
Quiconque à son mari veut plaire seulement,  
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

30

CLÉANTE

Mais, Madame, après tout...

MADAME PERNELLE

Pour vous, Monsieur son frère,  
Je vous estime fort, vous aime, et vous révère;  
Mais enfin, si j'étais de mon fils, son époux,  
Je vous prierais bien fort de n'entrer point chez nous.  
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre  
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.  
Je vous parle un peu franc; mais c'est là mon humeur,  
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

35

40

DAMIS

\*Votre Monsieur Tartuffe est bien heureux sans doute...

MADAME PERNELLE

C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute;  
Et je ne puis souffrir sans me mettre en courroux  
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS

Quoi ? je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique  
Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique,  
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,  
Si ce beau Monsieur-là n'y daigne consentir ?

DORINE

S'il le faut écouter et croire à ses maximes,  
On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes;  
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

50

MADAME PERNELLE

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.  
C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire,  
Et mon fils à l'aimer vous devrait induire.

DAMIS

Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père ni rien  
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien ;  
Je trahirais mon cœur de parler d'autre sorte;  
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte;  
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied plat  
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

60

DORINE

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,  
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise,  
Qu'un gueux qui, quand il vint, n'avait pas de souliers  
Et dont l'habit entier valait bien six deniers,  
En vienne jusque-là que de se méconnaître,  
De contrarier tout, et de faire le maître.

65

MADAME PERNELLE

Hé! merci de ma vie! il en irait bien mieux,  
Si tout se gouvernait par ses ordres pieux.

DORINE

Il passe pour un saint dans votre fantaisie ;  
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

70

MADAME PERNELLE

Voyez la langue!

DORINE  
A lui, non plus qu'à son Laurent,  
Je ne me ferais, moi, que sur un bon garant.

MADAME PERNELLE  
J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être;  
Mais pour homme de bien je garantis le maître.  
Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez  
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.  
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,  
Et l'intérêt du Ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE  
Où! mais pourquoï, surtout depuis un certain temps,  
Ne saurait-il souffrir qu'aucun hante céans ?  
En quoi blesse le Ciel une visite honnête,  
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête ?  
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous ?  
Je crois que de Madame il est, ma foi, jaloux.

MADAME PERNELLE  
Taisez-vous, et songez aux choses que vous dîtes.  
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.  
Tout ce traces qui suit les gens que vous visitez,  
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,  
Et de tant de laquais le bruyant assemblage  
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.  
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien;  
Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

CLÉANTE  
Hé! voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cause ?  
Ce serait dans la vie une fâcheuse chose,  
Si pour les sots discours où l'on peut être mis,  
Il fallait renoncer à ses meilleurs amis.  
Et quand même on pourrait se résoudre à le faire,  
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire ?  
Contre la médisance il n'est point de rempart.  
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard;  
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,  
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE  
Daphné, notre voisine, et son petit époux  
Ne seraient-ils point ceux qui parlent mal de nous ?  
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire  
Sont toujours sur autrui les premiers à médire;

Ils ne manquent jamais de saisir promptement  
L'apparente lueur du moindre attachement,  
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,  
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie :  
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,  
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,  
Et sous le faux espoir de quelque ressemblance,  
Aux intrigues qu'ils ont donné de l'innocence,  
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés  
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

MADAME PERNELLE  
Tous ces raisonnements ne font rien à l'affaire.  
On sait qu'Orante mène une vie exemplaire :  
Tous ses soins vont au Ciel, et j'ai su par des gens  
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE  
L'exemple est admirable, et cette dame est bonne!  
Il est vrai qu'elle vit en austère personne;  
Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,  
Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.  
Tant qu'elle a pu des coeurs attirer les hommages,  
Elle a fort bien joui de tous ses avantages;  
Mais, voyant de ses yeux tous les brillants baisser,  
Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer,  
Et du voile pompeux d'une haute sagesse  
De ses attraits usés déguiser la faiblesse.  
Ce sont là les retours des coquettes du temps.  
Il leur est dur de voir désertier les galants.  
Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude  
Ne voit d'autre recours que le métier de prude;  
Et la sévérité de ces femmes de bien  
Censure toute chose, et ne pardonne à rien;  
Hautement d'un chacun elles blâment la vie,  
Non point par charité, mais par un trait d'envie,  
Qui ne saurait souffrir qu'une autre ait les plaisirs  
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs.

MADAME PERNELLE  
Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire.  
Ma bru, l'on est chez vous contraint de se taire,  
Car Madame à jaser tient le dé tout le jour.  
Mais enfin je prétends discourir à mon tour :  
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage  
Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage;  
Que le Ciel au besoin l'a céans envoyé

Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé;  
 Que pour votre salut vous le devez entendre,  
 Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.  
 Ces visites, ces bals, ces conversations  
 Sont du malin esprit toutes inventions.  
 Là jamais on n'entend de pieuses paroles :  
 Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles ;  
 Bien souvent le prochain en a bonne part,  
 Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.  
 Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées  
 De la confusion de telles assemblées :  
 Mille caquets divers s'y font en moins de rien ;  
 Et comme l'autre jour un docteur dit fort bien,  
 C'est véritablement la tour de Babylone,  
 Car chacun y babille, et tout du long de l'aune ;  
 Et pour conter l'histoire où ce point l'engagera...  
 Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déjà !  
 Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,  
 Et sans... Adieu, ma bru : je ne veux plus rien dire.  
 Sachez que pour céans j'en rabats de moitié,  
 Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pied.

*Donnant un soufflet à Hippote.*

Allons, vous, vous rêvez, et bavez aux cornelles.  
 Jour de Dieu ! je saurai vous froter les oreilles.  
 Marchons, gaupe, marchons.

## SCÈNE II

CLÉANTE, DORINE

CLÉANTE  
 Je n'y veux point aller,  
 De peur qu'elle ne viant encor me quereller,  
 Que cette bonne femme...

DORINE

Ah ! certes, c'est dommage  
 Qu'elle ne vous ouît tenir un tel langage :  
 Elle vous dirait bien qu'elle vous trouve bon,  
 Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLÉANTE  
 Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée !  
 Et que de son Tartuffe elle paraît coiffée !

DORINE

Oh ! vraiment tout cela n'est rien au prix du fils,  
 Et si vous l'aviez vu, vous diriez : « C'est bien pis ! »  
 Nos troubles l'avaient mis sur le pied d'homme sage,  
 Et pour servir son prince il montra du courage ;  
 Mais il est devenu comme un homme hébété,  
 Depuis que de Tartuffe on le voit entêté ;  
 Il l'appelle son frère, et l'aine dans son âme  
 Cent fois plus qu'il ne fait mère, fils, fille, et femme.  
 C'est de tous ses secrets l'unique confident,  
 Et de ses actions le directeur prudent ;  
 Il le choie, il l'embrasse, et pour une maîtresse  
 On ne saurait, je pense, avoir plus de tendresse ;  
 À table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis ;  
 Avec joie il l'y voit manger autant que six ;  
 Les bons morceaux de tout, il fait qu'on les lui cède ;  
 Et s'il vient à roter, il lui dit : « Dieu vous aide ! »

*C'est une servante qui parle.*

Enfin il en est fou ; c'est son tout, son héros ;  
 Il l'admire à tous coups, le cite à tout propos ;  
 Ses moindres actions lui semblent des miracles,  
 Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.  
 Lui, qui connaît sa dupe et qui veut en jouir,  
 Par cent dehors fardés a l'art de l'éblouir ;  
 Son cagotisme en tire à toute heure des sommes,  
 Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.  
 Il n'est pas jusqu'au fat qui lui sert de garçon  
 Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon ;  
 Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,  
 Et jeter nos rubans, notre rouge et nos mouches.  
 Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains  
 Un mouchoir qu'il trouva dans une *Fleur des Saints*,  
 Disant que nous mé lions, par un crime effroyable,  
 Avec la sainteté les parures du diable.

## SCÈNE III

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLÉANTE, DORINE

ELMIRE  
 Vous êtes bien heureux de n'être point venu  
 Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.  
 Mais j'ai vu mon mari ! comme il ne m'a point vue,  
 Je veux aller là-haut attendre sa venue.

CLÉANTE

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement,  
Et je vais lui donner le bonjour seulement.

215

DAMIS

De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.  
J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,  
Qu'il oblige mon père à des détours si grands;  
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.  
Si même ardeur enflamme et ma sœur et Valère,  
La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chère;  
Et s'il fallait...

220

DORINE

Il entre.

## SCÈNE IV

ORGON, CLÉANTE, DORINE

ORGON

Ah! mon frère, bonjour.

CLÉANTE

Je sortais, et j'ai joie à vous voir de retour.  
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

225

ORGON

Dorine... Mon beau-frère, attendez, je vous prie :  
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,  
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.  
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte ? [230  
Qu'est-ce qu'on fait céans ? comme est-ce qu'on s'y porte ?

DORINE

Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,  
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON

Et Tartuffe ?

DORINE

Tartuffe ? Il se porte à merveille.

Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

Le soir, elle eut un grand dégoût, 235  
Et ne put au souper toucher à rien du tout,  
Tant sa douleur de tête était encor cruelle!

ORGON

Et Tartuffe ?

DORINE

Il soupa, lui tout seul, devant elle,  
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,  
Avec une moitié de gigot en hachis.

240

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

La nuit se passa tout entière  
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;  
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,  
Et jusqu'au jour près d'elle il nous fallut veiller.

ORGON

Et Tartuffe ?

DORINE

Pressé d'un sommeil agréable,  
Il passa dans sa chambre au sortir de la table,  
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,  
Où sans trouble il dormit jusques au lendemain.

245

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

A la fin, par nos raisons gagnée,  
Elle se résolut à souffrir la saignée,  
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

250

ORGON

Et Tartuffe ?

DORINE

Il reprit courage comme il faut,  
Et contre tous les maux fortifiant son âme,  
Pour réparer le sang qu'avait perdu Madame,  
But à son déjeuner quatre grands coups de vin.

255

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

Tous deux se portent bien enfin!

Et je vais à Madame annoncer par avance  
La part que vous prenez à sa convalescence.

## SCÈNE V

ORGON, CLÉANTE

CLÉANTE

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous ;  
Et sans avoir dessein de vous mettre en courroux,  
Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.  
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice ?  
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui  
A vous faire oublier toutes choses pour lui,  
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,  
Vous en veniez au point ?... 265

ORGON

Halte-là, mon beau-frère :  
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE

Je ne le connais pas, puis-que vous le voulez ;  
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être...

ORGON

Mon frère, vous seriez charmé de le connaître,  
Et vos ravissements ne prendraient point de fin.  
C'est un homme... qui... hal ! un homme... un homme  
[enfin.]  
Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde,  
Et comme du fumier regarde tout le monde.

275

Oui, je deviens tout autre avec son entretien ;  
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien,  
De toutes amitiés il détache mon âme ;  
Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,  
Que je m'en soucierais autant que de cela.

CLÉANTE

Les sentiments humains, mon frère, que voilà !

280

ORGON

Hal ! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,  
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.

Chaque jour à l'église il venait, d'un air doux,  
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.

Il attirait les yeux de l'assemblée entière  
Par l'ardeur dont au Ciel il poussait sa prière ;

285

Il faisait des soupirs, de grands élancements,  
Et baisait humblement la terre à tous moments ;

Et lorsque je sortais, il me devançait vite,  
Pour m'aller à la porte offrir de l'eau bénite :

Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitait,  
Et de son indigence, et de ce qu'il était,

290

Je lui faisais des dons ; mais avec modestie  
Il me voulait toujours en rendre une partie.

« C'est trop, me disait-il, c'est trop de la moitié ;  
Je ne mérite pas de vous faire pitié » ;

Et quand je refusais de le vouloir reprendre,  
Aux pauvres, à mes yeux, il allait le répandre.

295

Enfin le Ciel chez moi me le fit retirer,  
Et depuis ce temps-là tout semble y prospérer.

Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même  
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême ;

300

Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,  
Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.

Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle : 305

Il s'impure à péché la moindre bagatelle ;  
Un rien presque suffit pour le scandaliser ;

Jusque-là qu'il se vint l'autre jour accuser  
D'avoir pris une puce en faisant sa prière,

Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

310

CLÉANTE

Parbleu ! vous êtes fou, mon frère, que je crois.  
Avec de tels discours vous moquez-vous de moi ?  
Et que prétendez-vous que tout ce badinage ?...

ORGON

Mon frère, ce discours sent le libertinage :  
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché ;  
Et comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,  
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

315

CLÉANTE

Voilà de vos pareils le discours ordinaire :  
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.  
C'est être libertin que d'avoir de bons yeux,  
Et qui n'adore pas de vaines sinagrées  
N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.

320

Allez, tous vos discours ne me font point de peur :  
 Je sais comme je parle, et le Ciel voit mon cœur.  
 De tous vôtres faconniers on n'est point les esclaves.  
 325  
 Il est de faux dévôts ainsi que de faux braves;  
 Et comme on ne voit pas qu'on l'honneur les conduit  
 Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,  
 Les bons et vrais dévôts, qu'on doit suivre à la trace,  
 Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.  
 330  
 Hé quoi ? vous ne ferez nulle distinction  
 Entre l'hypocrisie et la dévotion ?  
 Vous les voulez traiter d'un semblable langage,  
 Et rendre même honneur au masque qu'au visage,  
 Égalier l'artifice à la sincérité,  
 335  
 Confondre l'apparence avec la vérité,  
 Estimer le fantôme autant que la personne,  
 Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne ?  
 Les hommes la plupart sont étrangement fâchés !  
 Dans la juste nature on ne les voit jamais ;  
 340  
 La raison a pour eux des bornes trop petites ;  
 En chaque caractère ils passent ses limites ;  
 Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent  
 Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.  
 Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.  
 345

ORGON

Oui, vous êtes sans doute un docteur qu'on révère ;  
 Tout le savoir du monde est chez vous retiré ;  
 Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,  
 Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes ;  
 Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes.  
 350

CLÉANTE

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré,  
 Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.  
 Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,  
 Du faux avec le vrai faire la différence.  
 355  
 Et comme je ne vois nul genre de héros  
 Qui soient plus à priser que les parfaits dévôts,  
 Aucune chose au monde et plus noble et plus belle  
 Que la sainte ferveur d'un véritable zèle,  
 Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux  
 Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,  
 360  
 Que ces francs charlatans, que ces dévôts de place,  
 De qui la sacrilège et trompeuse grimace  
 Abuse impunément et se joue à leur gré  
 De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré,

Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,  
 Font de dévotion métier et marchandise,  
 Et veulent acheter crédit et dignités,  
 365  
 A prix de faux clins d'yeux et d'éclats affectés,  
 Cès gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune  
 Par le chemin du Ciel courir à leur fortune,  
 370  
 Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour,  
 Et prêchent la retraite au milieu de la cour,  
 Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,  
 Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,  
 Et pour perdre quelqu'un couvrent insolemment  
 375  
 De l'intérêt du Ciel leur fier ressentiment,  
 D'autant plus dangereux dans leur âpre colère  
 Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,  
 Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,  
 380  
 Veut nous assassiner avec un fer sacré.  
 De ce faux caractère on en voit trop paraître ;  
 Mais les dévôts de cœur sont aisés à connaître.  
 Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux  
 Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux :  
 385  
 Regardez Ariston, regardez Périancre,  
 Oronte, Alcidas, Polydore, Cléandre ;  
 Ce titre par aucun ne leur est débattu ;  
 Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu ;  
 On ne voit point en eux ce faste insupportable,  
 390  
 Et leur dévotion est humaine, est traitable ;  
 Ils ne censurent point toutes nos actions ;  
 Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;  
 Et laissant la fierté des paroles aux autres,  
 C'est par leurs actions qu'ils reprérent les nôtres.  
 395  
 L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,  
 Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.  
 Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre ;  
 On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre ;  
 Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement ;  
 400  
 Ils attachent leur haine au péché seulement,  
 Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,  
 Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.  
 Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,  
 Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.  
 Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle :  
 C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle :  
 405  
 Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

ORGON

Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit ?

CLÉANTE

ORGON

Oui.

Je suis votre valet. (*Il veut s'en aller.*)

CLÉANTE

De grâce, un mot, mon frère.  
Laissons là ce discours. Vous savez que Valère  
Pour être votre gendre a parole de vous ?

410

Oui.

ORGON

CLÉANTE

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

Il est vrai.

ORGON

CLÉANTE

Pourquoi donc en différer la fête ?

ORGON

Je ne sais.

CLÉANTE

Auriez-vous autre pensée en tête ?

ORGON

Peut-être.

CLÉANTE

Vous voulez manquer à votre foi ?

415

Je ne dis pas cela.

CLÉANTE

Nul obstacle, je crois,  
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON

Selon.

CLÉANTE

Pour dire un mot faut-il tant de finesses ?  
Valère sur ce point me fait vous visiter.

ORGON

Le Ciel en soit loué !

CLÉANTE

Mais que lui reporter ?

420

ORGON

Tout ce qu'il vous plaira.

CLÉANTE

Mais il est nécessaire  
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc ?

ORGON

Ce que le Ciel voudra.

De faire

CLÉANTE

Mais parlons tout de bon.  
Valère a votre foi : la tiendrez-vous, ou non ?

ORGON

Adieu.

CLÉANTE

Pour son amour je crains une disgrâce,  
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

425

## ACTE II

## SCÈNE I

ORGON, MARIANE

ORGON

Mariane.

MARIANE

Mon père.

ORGON

Approchez, j'ai de quoi  
Vous parler en secret.

MARIANE

Que cherchez-vous ?

ORGON. *Il regarde dans un petit cabinet.*

Je vois

Si quelqu'un n'est point là qui pourrait nous entendre ;  
Car ce petit endroit est propre pour surprendre. 430  
Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous  
Reconnu de tout temps un esprit assez doux,  
Et de tout temps aussi vous n'avez été chère.

MARIANE

Je suis fort redevable à cet amour de père.

ORGON

C'est fort bien dit, ma fille ; et pour le mériter,  
Vous devez n'avoir soin que de me contenter. 435

MARIANE

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON

Fort bien. Que dites-vous de Tarruffe notre hôte ?

MARIANE

Qui, moi ?

ORGON

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE

Hélas ! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez. 440

ORGON

C'est parler sagement. Dites-moi donc, ma fille,  
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,  
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous serait doux  
De le voir par mon choix devenir votre époux.  
Eh ?

*Mariane se recule avec surprise.*

MARIANE

Eh ?

ORGON

Qu'est-ce ?

MARIANE

Plait-il ?

ORGON

Quoi ?

MARIANE

Me suis-je méprise ? 445

ORGON  
Comment ?

MARIANE

Qui voulez-vous, mon père, que je dise  
Qui me touche le cœur, et qu'il me serait doux  
De voir par votre choix devenir mon époux ?

ORGON

Tarruffe.

MARIANE

Il n'en est rien, mon père, je vous jure.  
Pourquoi me faire dire une telle imposture ? 450

ORGON

Mais je veux que cela soit une vérité ;  
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.

MARIANE

Quoi ? vous voulez, mon père ?...

ORGON

Oui, je prétends, ma fille,  
Unir par votre hymen Tarruffe à ma famille.  
Il sera votre époux, j'ai résolu cela ;  
Et comme sur vos vœux je... 455

### SCÈNE II

DORINE, ORGON, MARIANE

ORGON

Que faites-vous là ?  
La curiosité qui vous presse est bien forte,  
Ma mie, à nous venir écouter de la sorte.

DORINE

Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part  
De quelque conjecture, ou d'un coup de hasard  
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,  
Et j'ai traité cela de pure bagatelle. 460

ORGON

Quoi donc ? la chose est-elle incroyable ?

DORINE

A tel point,  
Que vous-même, Monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON

Je sais bien le moyen de vous le faire croire.

465

DORINE

Oui, oui, vous nous contez une plaisante histoire.

ORGON

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE

Chansons !

ORGON

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE

Allez, ne croyez point à Monsieur votre père :  
Il raille.

ORGON

Je vous dis...

DORINE

Non, vous avez beau faire,  
On ne vous croira point.

470

ORGON

A la fin mon courroux...

DORINE

Hé bien ! on vous croit donc, et c'est tant pis pour vous.  
Quoi ? se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme sage  
Et cette large barbe au milieu du visage,  
Vous soyez assez fou pour vouloir ?...

ORGON

Vous avez pris céans certaines privautés  
Qui ne me plaisent point ; je vous le dis, ma mie.

475

DORINE

Parlons sans nous fâcher, Monsieur, je vous supplie.  
Vous moquez-vous des gens d'avoir fait ce complot ?  
Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot :  
Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il pense.  
Et puis, que vous apporte une telle alliance ?

480

A quel sujet aller, avec tout votre bien,  
Choisir un gendre gueux ?...

ORGON

Taisez-vous. S'il n'a rien,  
Sachez que c'est par là qu'il faut qu'on le revère.

485

Sa misère est sans doute une honnête misère ;  
Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,

Puisque enfin de son bien il s'est laissé priver

Par son trop peu de soin des choses temporelles,

Et sa puissance attache aux choses éternelles.

490

Mais mon secours pourra lui donner les moyens

De sortir d'embaras et rentrer dans ses biens :

Ce sont fiéfs qu'à bon titre au pays on renomme ;

Et tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

DORINE

Oui, c'est lui qui le dit ; et cette vanité,  
Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.

495

Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence

Ne doit point tant prôner son nom et sa naissance,

Et l'humble procédé de la dévotion

Souffre mal les éclats de cette ambition.

500

A quoi bon cet orgueil ?... Mais ce discours vous blesse :

Parlons de sa personne, et laissons sa noblesse.

Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui,

D'une fille comme elle un homme comme lui ?

Et ne devez-vous pas songer aux bienéances,

Et de cette union prévoir les conséquences ?

Sachez que d'une fille on risque la vertu,

Lorsque dans son hymen son goût est combattu,

Que le dessein d'y vivre en honnête personne

Dépend des qualités du mari qu'on lui donne,

Et que ceux dont partout on montre au doigt le front

Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.

Il est bien difficile enfin d'être fidèle

A de certains maris faits d'un certain modèle ;

Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait

Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.

Songez à quels périls votre dessein vous livre.

515

ORGON

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

DORINE

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons : 520

Je sais ce qu'il vous faut, et je suis votre père.

J'avais donné pour vous ma parole à Valère;

Mais outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,

Je le soupçonne encor d'être un peu libertin :

Je ne remarque point qu'il hante les églises.

525

DORINE

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,

Comme ceux qui n'y vont que pour être aperçus ?

ORGON

Je ne demande pas votre avis là-dessus.

Enfin avec le Ciel l'autre est le mieux du monde,

Et c'est une richesse à nulle autre seconde,

Cet hymen de tous biens comblera vos desirs,

Il sera tout confit en douceurs et plaisirs.

Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidèles,

Comme deux vrais enfants, comme deux tourterelles;

A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez,

Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

535

DORINE

Elle ? elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

ORGON

Quais ! quels discours !

DORINE

Je dis qu'il en a l'encolure,

Et que son ascendant, Monsieur, l'emportera

Sur toute la vertu que votre fille aura.

540

ORGON

Cessez de m'interrompre, et songez à vous taire,

Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE

Je n'en parle, Monsieur, que pour votre intérêt.

*Elle l'interrompt toujours au moment qu'il se retourne pour parler à sa fille.*

ORGON

C'est prendre trop de soin : taisez-vous, s'il vous plaît.

DORINE

Si l'on ne vous aimait...

ORGON

Je ne veux pas qu'on m'aime. 545

DORINE

Et je veux vous aimer, Monsieur, malgré vous-même.

ORGON

Ah !

DORINE

Votre honneur m'est cher, et je ne puis souffrir

Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON

Vous ne vous taisez point ?

DORINE

C'est une conscience

Que de vous laisser faire une telle alliance.

550

ORGON

Te tairas-tu, serpent, dont les traits effrontés... ?

DORINE

Ah ! vous êtes dévot, et vous vous emportez ?

ORGON

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaïses,

Et tout résolument je veux que tu te taisés.

DORINE

Soit. Mais, ne disant mot, je n'en pense pas moins. 555

ORGON

Pense, si tu le veux ; mais applique tes soins

*Se retournant vers sa fille.*

A ne m'en point parler, ou... : suffit. Comme sage,

J'ai pesé mûrement toutes choses.

DORINE

J'enrage

De ne pouvoir parler.

*Elle se tait lorsqu'il tourne la tête.*

ORGON

Sans être damoiseau,

Tartuffe est fait de sorte...

DORINE

Oui, c'est un beau museau. 560

ORGON

Que quand tu n'aurais même aucune sympathie  
Pour tous les autres dons...

*Il se retourne devant elle, et la regarde les bras  
croisés.*

DORINE

La voilà bien lotie!

Si j'étais en sa place, un homme assurément  
Ne m'épouserait pas de force impunément;

Et je lui ferais voir bientôt après la fête

Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

565

ORGON

Donc de ce que je dis on ne fera nul cas ?

DORINE

De quoi vous plaignez-vous ? Je ne vous parle pas.

ORGON

Qu'est-ce que tu fais donc ?

DORINE

Je me parle à moi-même.

ORGON

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,  
Il faut que je lui donne un revers de ma main.

570

*Il se met en posture de lui donner un soufflet;  
et Dorine, à chaque coup d'œil qu'il jette, se  
tient droite sans parler.*

Ma fille, vous devez approuver mon dessein...

Croire que le mari... que j'ai su vous élire...

Que ne te parles-tu ?

DORINE

Je n'ai rien à me dire.

ORGON

Encore un petit mot.

DORINE

Il ne me plaît pas, moi.

575

ORGON

Certes, je t'y guetrais.

DORINE

Quelque sottise, ma foi !

ORGON

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,  
Et montrer pour mon choix entière déférence.

DORINE, en s'enfuyant.

Je me moquerais fort de prendre un tel époux.

ORGON

*Il lui veut donner un soufflet et la manque.*

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,

Avec qui sans péché je ne saurais plus vivre.

580

Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre :  
Ses discours insolents m'ont mis l'esprit en feu,  
Et je vais prendre l'air pour me rasseoir un peu.

## SCÈNE III

DORINE, MARIANE

DORINE

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole,  
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle ?

585

Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,  
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé !

MARIANE

Contre un père absolu que veux-tu que je fasse ?

DORINE

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

590

MARIANE

Quoi ?

DORINE

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui,  
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui,

Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,

C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire,

Et que si son Tartuffe est pour lui si charmant,

Il le peut épouser sans nul empêchement.

595

MARIANE  
Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire  
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE  
Mais raisonnons. Valère a fait pour vous des pas ;  
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas ? 600

MARIANE  
Ah ! qu'envers mon amour ton injustice est grande,  
Dorine ! me dois-tu faire cette demande ?  
T'ai-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur,  
Et sais-tu pas pour lui jusqu'où va mon ardeur ?

DORINE  
Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche,  
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche ? 605

MARIANE  
Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,  
Et mes vrais sentiments ont su trop éclater.

DORINE  
Enfin, vous l'aimez donc ?

MARIANE  
Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE  
Et selon l'apparence il vous aime de même ? 610

MARIANE  
Je le crois.

DORINE  
Et tous deux brûlez également  
De vous voir mariés ensemble ?

MARIANE  
Assurément.

DORINE  
Sur cette autre union quelle est donc votre attente ?

MARIANE  
De me donner la mort si l'on me violente.

DORINE  
Fort bien : c'est un recours où je ne songerais pas ;  
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embaras ; 615

Le renède sans doute est merveilleux. J'enrage  
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.

MARIANE  
Mon Dieu ! de quelle humeur, Dorine, tu te rends !  
Tu ne compatis point aux dé plaisirs des gens. 620

DORINE  
Je ne compatis point à qui dit des sottises  
Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

MARIANE  
Mais que veux-tu ? si j'ai de la timidité.

DORINE  
Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.

MARIANE  
Mais n'en gardé-je pas pour les feux de Valère ?  
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père ? 625

DORINE  
Mais quoi ? si votre père est un bourru feffé,  
Qui s'est de son Tartuffe entièrement coiffé  
Et manqué à l'union qu'il avait arrêtée,  
La faute à votre amant doit-elle être imputée ? 630

MARIANE  
Mais par un haut refus et d'éclatants mépris  
Ferai-je dans mon choix voir un cœur trop épris ?  
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,  
De la pudeur du sexe et du devoir de fille ?  
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés... ? 635

DORINE  
Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez  
Être à Monsieur Tartuffe ; et j'aurais, quand j'y pense,  
Tort de vous détourner d'une telle alliance.  
Quelle raison aurais-je à combattre vos vœux ?

Le parti de soi-même est fort avantageux. 640  
Monsieur Tartuffe ! oh ! oh ! n'est-ce rien qu'on propose ?  
Certes Monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,  
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied,  
Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié.

Tout le monde déjà de gloire le couronne ;  
Il est noble chez lui, bien fait de sa personne ;  
Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri :  
Vous vivrez trop contente avec un tel mari. 645

Mon Dieu!...

MARIANE

DORINE

Quelle allégresse aurez-vous dans votre âme,  
Quand d'un époux si beau vous verrez la femme! 650

MARIANE

Hal! cesse, je te prie, un semblable discours,  
Et contre cet hymen ouvre-moi du secours,  
C'en est fait, je me rends, et suis prête à tout faire.

DORINE

Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,  
Voult-il lui donner un singe pour époux.  
Votre sort est fort beau : de quoi vous plaignez-vous ? 655  
Vous irez par le coche en sa petite ville,  
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,  
Et vous vous plairez fort à les entretenir.  
D'abord chez le beau monde on vous fera venir ; 660  
Vous irez visiter, pour votre bienvenue,  
Madame la baillive et Madame l'éluë,  
Qui d'un siège pliant vous feront honorer.  
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer  
Le bal et la grand-bande, à savoir deux musettes,  
Et parfois Fagotin et les marionnettes, 665  
Si pourtant votre époux...

MARIANE

Ah! tu me fais mourir.

De tes conseils plutôt songe à me secourir.

DORINE

Je suis votre servante.

MARIANE

Eh! Dorine, de grâce...

DORINE

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe. 670

MARIANE

Ma pauvre fille!

DORINE

Non.

MARIANE

Si mes vœux déclarés...

DORINE

Point : Tartuffe est votre homme, et vous en tâterez.

MARIANE

Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée :  
Fais-moi...

DORINE

Non, vous serez, ma foi! tartuffée.

MARIANE

Hé bien! puisque mon sort ne saurait s'émouvoir, 675  
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir :  
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide,  
Et je sais de mes maux l'infaillible remède.

*Elle veut s'en aller.*

DORINE

Hé! là, là, revenez. Je quitte mon courroux.  
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous. 680

MARIANE

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,  
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement  
Empêcher... Mais voici Valère, votre amant.

#### SCÈNE IV

VALÈRE, MARIANE, DORINE

VALÈRE

On vient de débiter, Madame, une nouvelle  
Que je ne savais pas, et qui sans doute est belle. 685

MARIANE

Quoi ?

VALÈRE

Que vous épousez Tartuffe.

MARIANE

Il est certain  
Que mon père s'est mis en tête ce dessein.

ValÈRE  
Votre père, Madame...

MARIANE

A changé de visée :  
La chose vient par lui de m'être proposée.

690

VALÈRE

Quoi ? sérieusement ?

MARIANE

Oui, sérieusement.

Il s'est pour cet hymen déclaré hautement.

VALÈRE

Et quel est le dessein où votre âme s'arrête,  
Madame ?

MARIANE

Je ne sais.

VALÈRE

La réponse est honnête.

Vous ne savez ?

MARIANE

Non.

VALÈRE

Non ?

MARIANE

Que me conseillez-vous ?

695

VALÈRE.

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE

Vous me le conseillez ?

VALÈRE

Oui.

MARIANE

Tout de bon ?

VALÈRE

Sans doute :  
Le choix est glorieux, et vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE

Hé bien ! c'est un conseil, Monsieur, que je reçois.

VALÈRE

Vous n'aurez pas grand-peine à le suivre, je crois.

700

MARIANE

Pas plus qu'à le donner en a souffert votre âme.

VALÈRE

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame.

MARIANE

Et moi, je le suivrai pour vous faire plaisir.

DORINE

Voyons ce qui pourra de ceci réussir.

VALÈRE

C'est donc ainsi qu'on aime ? Et c'était tromperie  
Quand vous...

705

MARIANE

Ne parlons point de cela ; je vous prie.

Vous m'avez dit tout franc que je dois accepter

Celui que pour époux on me veut présenter :

Et je déclare, moi, que je prétends le faire,

Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

710

VALÈRE

Ne vous excusez point sur mes intentions.

Vous aviez pris déjà vos résolutions

Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole

Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE

Il est vrai, c'est bien dit.

VALÈRE

Sans doute ; et votre cœur

715

N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE

Hélas ! permis à vous d'avoir cette pensée.

VALÈRE

Oui, oui, permis à moi ; mais mon âme offensée

Vous préviendra peut-être en un pareil dessein ;

Et je sais où porter et mes vœux et ma main.

720

MARIANE

Ah ! je n'en doute point ; et les ardeurs qu'excite

Le mérite...

VALÈRE

Mon Dieu, laissons là le mérite :

J'en ai fort peu sans doute, et vous en faites foi.

Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi.

Et j'en sais de qui l'âme, à ma retraite ouverte,  
725 Consentira sans honte à réparer ma perte.

MARIANE

La perte n'est pas grande; et de ce changement  
Vous vous consolerez assez facilement.

VALÈRE

J'y ferai mon possible, et vous le pouvez croire.

Un cœur qui nous oublie engage notre gloire;

Il faut à l'oublier mettre aussi tous soins :

Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins;

Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,  
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE

Ce sentiment, sans doute, est noble et relevé.

735

VALÈRE

Fort bien; et d'un chacun il doit être approuvé.

Hé quoi ? vous voudriez qu'à jamais dans mon âme

Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme,

Et vous visse, à mes yeux, passer en d'autres bras,

Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas ?  
740

MARIANE

Au contraire : pour moi, c'est ce que je souhaite;

Et je voudrais déjà que la chose fût faite.

VALÈRE

Vous le voudriez ?

MARIANE

Oui.

VALÈRE

C'est assez m'insulter,

Madame; et de ce pas je vais vous contenter.

*Il fait un pas pour s'en aller et revient toujours.*

MARIANE

Fort bien.

VALÈRE

Souvenez-vous au moins que c'est vous-même

Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

[745

MARIANE

Oui.

VALÈRE

Et que le dessein que mon âme conçoit  
N'est rien qu'à votre exemple.

MARIANE

A mon exemple, soit.

VALÈRE

Suffit : vous allez être à point nommé servie.

MARIANE

Tant mieux.

VALÈRE

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.  
750

MARIANE

A la bonne heure.

VALÈRE

Euh ?

*Il s'en va, et, lorsqu'il est vers la porte, il se retourne.*

MARIANE

Quoi ?

VALÈRE

Ne m'appellez-vous pas ?

MARIANE

Moi ? Vous rêvez.

VALÈRE

Hé bien ! je poursuis donc mes pas.

MARIANE

Adieu, Madame.

Adieu, Monsieur.

DORINE

Pour moi, je pense

Que vous perdez l'esprit par cette extravagance :

Et je vous ai laissé tout du long quereller.

Pour voir où tout cela pourrait enfin aller.

Hôlà ! seigneur Valère.

*Elle va l'arrêter par le bras, et lui fait mine de grande résistance.*

755

VALÈRE  
Hé! que veux-tu, Dorine ?

Venez ici.

DORINE

Non, non, le dépit me domine.

Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE

Arrêtez.

VALÈRE

Non, vois-tu ? c'est un point résolu.

760

DORINE

Ah!

MARIANE

Il souffre à me voir, ma présence le chasse,  
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE. *Elle quitte Valère et court à Marianne.*

A l'autre. Où courez-vous ?

MARIANE

Laisse.

DORINE

Il faut revenir.

MARIANE

Non, non, Dorine; en vain tu veux me retenir.

VALÈRE

Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice,  
Et sans doute il vaut mieux que je l'en affranchisse.

765

DORINE. *Elle quitte Marianne et court à Valère.*

Encor ? Diantre soit fait de vous si je le veux !  
Cessez ce badinage, et venez çà tous deux.

*Elle les tire l'un et l'autre.*

VALÈRE

Mais quel est ton dessein ?

MARIANE

Qu'est-ce que tu veux faire ?

DORINE

Vous bien remettre ensemble, et vous tirer d'affaire.  
Êtes-vous fou d'avoir un pareil démêlé ?

770

VALÈRE

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé ?

DORINE

Êtes-vous folle, vous, de vous être emportée ?

MARIANE

N'as-tu pas vu la chose, et comme il m'a traitée ?

DORINE

Sortise des deux parts. Elle n'a d'autre soin  
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.  
Il n'aime que vous seule, et n'a point d'autre envie  
Que d'être votre époux; j'en réponds sur ma vie.

775

MARIANE

Pourquoi donc me donner un semblable conseil ?

VALÈRE

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil ?

780

DORINE

Vous êtes fous tous deux. Çà, la main l'un et l'autre.  
Allons, vous.

VALÈRE, *en dormant sa main à Dorine.*

A quoi bon ma main ?

DORINE

Ah! çà, la vôtre.

MARIANE, *en dormant aussi sa main.*

De quoi sert tout cela ?

DORINE

Mon Dieu! vite, avancez.

Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

VALÈRE

Mais ne faites donc point les choses avec peine,  
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

785

*Marianne tourne l'œil sur Valère et fait un petit souris.*

A vous dire le vrai, les amants sont bien fous !

DORINE

VALÈRE  
Ho ça, n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous ?  
Et pour n'en point mentir, n'êtes-vous pas méchant  
De vous plaire à me dire une chose affligeante ? 790

MARIANE

Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat... ?

DORINE

Pour une autre saison laissons tout ce débat,  
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE

Dis-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

DORINE

795  
Nous en ferons agir de toutes les façons,  
Votre père se moque, et ce sont des chansons ;  
Mais pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance  
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,  
Afin qu'en cas d'alarme il vous soit plus aisé  
De tirer en longueur cet hymen proposé. 800  
En attrapant du temps, à tout on remédie.  
Tantôt vous payerez de quelque maladie,  
Qui viendra tout à coup et voudra des délais ;  
Tantôt vous payerez de présages mauvais :

805  
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,  
Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse.

Enfin le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui  
On ne vous peut lier, que vous ne disiez « oui ».  
Mais pour mieux réussir, il est bon, ce me semble, 810  
Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant ensemble.

A Valère.

Sortez, et sans tarder employez vos amis,  
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.  
Nous allons réveiller les efforts de son frère,  
Et dans notre parti jeter la belle-mère.  
Adieu.

VALÈRE, à Mariane.

815  
Quelques efforts que nous préparions tous,  
Ma plus grande espérance, à vrai dire, est en vous.

MARIANE, à Valère.

Je ne vous réponds pas des volontés d'un père ;  
Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valère.

VALÈRE

Que vous me comblez d'aise ! Et quoi que puisse oser...

DORINE

820  
Ah ! jamais les amants ne sont las de jaser.  
Sortez, vous dis-je.

VALÈRE. *Il fait un pas et revient.*

Enfin...

DORINE

Quel caquet est le vôtre !

*Les poussant chacun par l'épaule.*

Tirez de cette part ; et vous, tirez de l'autre.

### ACTE III

#### SCÈNE I

DAMIS, DORINE

DAMIS

825  
Que la foudre sur l'heure achève mes destins,  
Qu'on me traite partout du plus grand des faquins,  
S'il est aucun respect ni pouvoir qui m'arrête,  
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête !

DORINE

830  
De grâce, modérez un tel emportement :  
Votre père n'a fait qu'en parler simplement.  
On n'exécute pas tout ce qui se propose,  
Et le chemin est long du projet à la chose.

DAMIS

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,  
Et qu'à l'oreille un peu je lui dise deux mots.

DORINE

Ha ! tout doux ! Envers lui, comme envers votre père,  
Laissez agir les soins de votre belle-mère.

Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque crédit ; 835

Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,  
Et pourrait bien avoir douceur de cœur pour elle.  
Plût à Dieu qu'il fût vrai ! la chose serait belle.

Enfin votre intérêt l'oblige à le mander ;

Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le sonder, 840

Savoir ses sentiments, et lui faire connaître

Quels fâcheux dé mêlés il pourra faire naître,

S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.

Son valet dit qu'il prie, et je n'ai pu le voir ;

Mais ce valet m'a dit qu'il s'en allait descendre. 845

Sortez donc, je vous prie, et me laissez l'attendre.

DAMIS

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE

Point. Il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS

Je ne lui dirai rien.

DORINE

Vous vous moquez : on sait vos transports ordinaires,  
Et c'est le vrai moyen de gêner les affaires. 850

Sortez.

DAMIS

Non : je veux voir, sans me mettre en courroux.

DORINE

Que vous êtes fâcheux ! Il vient. Retirez-vous.

## SCÈNE II

TARTUFFE, LAURENT, DORINE

TARTUFFE, *apercevant Dorine.*

Laurent, serrez ma haine avec ma discipline,

Et priez que toujours le Ciel vous illumine.

Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers

Des aumônes que j'ai partagé les deniers. 855

DORINE

Que d'affectation et de forfanterie !

TARTUFFE

Que voulez-vous ?

DORINE

Vous dire...

TARTUFFE. *Il tire un mouchoir de sa poche.*

Ah ! mon Dieu, je vous prie,  
Avant que de parler prenez-moi ce mouchoir.

DORINE

Comment ?

TARTUFFE

Couvrez ce sein que je ne saurais voir : 860  
Par de pareils objets les âmes sont blessées,  
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,  
Et la chair sur vos sens fait grande impression ?

865

Certes, je ne sais pas quelle chaleur vous monte ;

Mais à convoiter, moi, je ne suis point si prompte,

Et je vous verrais nu du haut jusques en bas,  
Que toute votre peau ne me tenterait pas.

TARTUFFE

Mettez dans vos discours un peu de modestie,  
Ou je vais sur-le-champ vous quitter la partie. 870

DORINE

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,

Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots

Madame va venir dans cette salle basse,

Et d'un mot d'entretien vous demande la grâce.

TARTUFFE

Hélas ! très volontiers.

DORINE, *en soi-même.*

Comme il se radoucit ! 875

Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE

Viendra-t-elle bientôt ?

DORINE

Je l'entends, ce me semble.  
Oui, c'est elle en personne, et je vous laisse ensemble.

## SCÈNE III

ELMIRE, TARTUFFE

TARTUFFE

Que le Ciel à jamais par sa toute bonté  
Fit de l'âme et du corps vous donne la santé,  
Et bénisse vos jours autant que le désire  
Le plus humble de ceux que son amour inspire.

ELMIRE

Je suis fort obligée à ce souhait pieux.  
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE

Comment de votre mal vous sentez-vous remise ? 885

ELMIRE

Fort bien ; et cette fièvre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut  
Pour avoir attiré cette grâce d'en haut ;  
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévotion instance  
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE

Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE

On ne peut trop chérir votre chère santé,  
Et pour la rétablir j'aurais donné la mienne.

ELMIRE

C'est pousser bien avant la charité chrétienne,  
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

895

TARTUFFE

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritiez.

ELMIRE

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,  
Et suis bien aise ici qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE

J'en suis ravi de même, et sans doute il m'est doux,  
Madame, de me voir seul à seul avec vous :  
C'est une occasion qu'au Ciel j'ai demandée,  
Sans que jusqu'à cette heure il me l'ait accordée.

ELMIRE

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,  
Où tout votre cœur s'ouvre et ne me cache rien.

TARTUFFE

Et je ne veux aussi pour grâce singulière  
Que montrer à vos yeux mon âme tout entière,  
Et vous faire serment que les bruits que j'ai faits  
Des visites qu'ici reçoivent vos attraites  
Ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine,  
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,  
Et d'un pur mouvement...

910

ELMIRE

Je le prends bien aussi,  
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE. *Il lui serre le bout des doigts.*

Oui, Madame, sans doute, et ma ferveur est telle...

ELMIRE

Ouf! vous me serrez trop.

TARTUFFE

C'est par excès de zèle.  
De vous faire autre mal je n'eus jamais dessein,  
Et j'aurais bien plutôt...

915

ELMIRE

*Il lui met la main sur le genou.*

Que fait là votre main ?

TARTUFFE

Je tâte votre habit : l'étoffe en est moelleuse.

ELMIRE

Ah! de grâce, laissez, je suis fort chatouilleuse.

*Elle recule sa chaise, et Tartuffe rapproche la siéne.*

TARTUFFE

Mon Dieu! que de ce point l'ouvrage est merveilleux!  
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux;  
Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire.

920

ELMIRE

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.  
On tient que mon mari veut dégager sa foi,  
Et vous donner sa fille. Est-il vrai, dites-moi ?

TARTUFFE

Il m'en a dit deux mots; mais, Madame, à vrai dire,  
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire;  
Et je vois autre part les merveilleux attraits  
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE

Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre. 930

ELMIRE

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos soupirs,  
Et que rien ici-bas n'arrête vos désirs.

TARTUFFE

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles  
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles;  
Nos sens facilement peuvent être charmés  
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.

935

Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles;  
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles :  
Il a sur votre face épanché des beautés  
Dont les yeux sont surpris, et les cœurs transportés,

940

Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,  
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,  
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint,  
Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.

945

D'abord, j'appréhendai que cette ardeur secrète  
Ne fût du noir esprit une surprise adroite;  
Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut,  
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.

950

Mais enfin je connus, ô beauté toute aimable,  
Que cette passion peut n'être point coupable,  
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur,  
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.  
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande  
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande;  
Mais j'attends en mes vœux tout de votre bonté,  
Et rien des vains efforts de mon infirmité;

955

En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude,  
De vous dépend ma peine ou ma béatitude,  
Et je vais être enfin, par votre seul arrêté,  
Heureux, si vous voulez, malheureux, s'il vous plaît. 960

ELMIRE

La déclaration est tout à fait galante,  
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.  
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,  
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.  
Un dévot comme vous, et que partout on nomme... 965

TARTUFFE

Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme;

Et lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,

Un cœur se laisse prendre, et ne raisonne pas.

Je sais qu'un tel discours de moi paraît étrange;

Mais, Madame, après tout, je ne suis pas un ange; 970

Et si vous condamnez l'aveu que je vous fais,

Vous devez vous en prendre à vos charnants attraits.

Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,

De mon intérieur vous fîtes souveraine;

De vos regards divins l'ineffable douceur 975

Força la résistance où s'obstinait mon cœur;

Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,

Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.

Mes yeux et mes soupirs vous l'ont dit mille fois,

Et pour mieux m'expliquer j'emploie ici la voix. 980

Que si vous contemplez d'une âme un peu bénigne

Les tribulations de votre esclave indigne,

S'il faut que vos bontés veuillent me consoler

Et jusqu'à mon néant daignent se ravalier,

J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille, 985

Une dévotion à nulle autre pareille.

Votre honneur avec moi ne court point de hasard,

Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.

Tous ces galants de cour, dont les femmes sont folles,

Sont bruyants dans leurs faits et vains dans leurs paroles, 990

De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer;

Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer,

Et leur langue indiscrete, en qui l'on se confie,

Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.

Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret, 995

Avec qui pour toujours on est sûr du secret :

Le soin que nous prenons de notre renommée

Répond de toute chose à la personne aimée,

Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,  
De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur. 1000

ELMIRE

Je vous écoute dire, et votre rhétorique  
En termes assez forts à mon âme s'explique.  
N'appréhendez-vous point que je ne sois d'humeur  
À dire à mon mari cette galante ardeur,  
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte  
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte ? 1005

TARTUFFE

Je sais que vous avez trop de bénignité,  
Et que vous ferez grâce à ma témérité,  
Que vous m'excuserez sur l'humaine faiblesse  
Des violents transports d'un amour qui vous blesse, 1010  
Et considérez, en regardant votre air,  
Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un homme est de chair.

ELMIRE

D'autres prendraient cela d'autre façon peut-être;  
Mais ma discrétion se veut faire paraître.  
Je ne redirai point l'affaire à mon époux;  
Mais je veux en revanche une chose de vous : 1015  
C'est de presser tout franc et sans nulle chicane  
L'union de Valère avecque Mariane,  
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir  
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir, 1020  
Et...

#### SCÈNE IV

DAMIS, ELMIRE, TARTUFFE

*DAMIS, sortant du petit cabinet où il s'était retiré.*

Non, Madame, non : ceci doit se répandre.  
J'étais en cet endroit, d'où j'ai pu tout entendre;  
Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit  
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit,  
Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance  
De son hypocrisie et de son insolence, 1025  
À déromper mon père, et lui mettre en plein jour  
L'âme d'un scélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE

Non, Damis : il suffit qu'il se rende plus sage,  
Et tâche à mériter la grâce où je m'engage.  
Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.  
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats : 1030  
Une femme se rit de sottises pareilles,  
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS

Vous avez vos raisons pour en user ainsi,  
Et pour faire autrement j'ai les miennes aussi.  
Le vouloir épargner est une raillerie;  
Et l'insolent orgueil de sa cagoterie  
N'a triomphé que trop de mon juste courroux,  
Et que trop excité de désordre chez nous, 1040  
Le fourbe trop longtemps a gouverné mon père,  
Et desservi mes feux avec ceux de Valère.  
Il faut que du perfide il soit désabusé,  
Et le Ciel pour cela m'offre un moyen aisé.  
De cette occasion je lui suis redevable,  
Et pour la négliger, elle est trop favorable : 1045  
Ce serait mériter qu'il me la vînt ravir  
Que de l'avoir en main et ne m'en pas servir.

ELMIRE

Damis...

DAMIS

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie.  
Mon âme est maintenant au comble de sa joie;  
Et vos discours en vain prétendent m'obliger  
À quitter le plaisir de me pouvoir venger. 1050  
Sans aller plus avant, je vais vider l'affaire;  
Et voici justement de quoi me satisfaire.

#### SCÈNE V

ORGON, DAMIS, TARTUFFE, ELMIRE

DAMIS

Nous allons régaler, mon père, votre abord  
D'un incident tout frais qui vous surprendra fort.  
Vous êtes bien payé de toutes vos caresses,  
Et Monsieur d'un beau prix reconnaît vos tendresses. 1055

Son grand zèle pour vous vient de se déclarer :  
 Il ne va pas à moins qu'à vous déshonorer ;  
 Et je l'ai surpris là qui faisait à Madame  
 L'injurieux aveu d'une coupable flamme,  
 Elle est d'une humeur douce, et son cœur trop discret  
 Voullait à toute force en garder le secret ;  
 Mais je ne puis flatter une telle impudence,  
 Et crois que vous la faire est vous faire une offense.

1060  
1065

ELMIRE

Oui, je tiens que jamais de tous ces vains propos  
 On ne doit d'un mari traverser le repos,  
 Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre,  
 Et qu'il suffit pour nous de savoir nous défendre :  
 Ce sont mes sentiments ; et vous n'auriez rien dit,  
 Damis, si j'avais eu sur vous quelque crédit.

1070

## SCÈNE VI

ORGON, DAMIS, TARTUFFE

ORGON

Ce que je viens d'entendre, ô Ciel ! est-il croyable ?

TARTUFFE

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,  
 Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,  
 Le plus grand scélérat qui jamais ait été ;  
 Chaque instant de ma vie est chargé de souillures ;  
 Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures ;  
 Et je vois que le Ciel, pour ma punition,  
 Mé veut mortifier en cette occasion.

1075  
1080

De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,  
 Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.  
 Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,  
 Et comme un criminel chassez-moi de chez vous :  
 Je ne saurais avoir tant de honte en partage,  
 Que je n'en aie encor mérité davantage.

1085

ORGON, à son fils.

Ah ! traître, oses-tu bien par cette fausseté  
 Vouloir de sa vertu ternir la pureté ?

DAMIS

Quoi ? la feinte douceur de cette âme hypocrite  
 Vous fera démentir...

ORGON

Tais-toi, peste maudite.

1090

TARTUFFE

Ah ! laissez-le parler : vous l'accusez à tort,  
 Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.  
 Pourquoi sur un tel fait m'être si favorable ?  
 Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable ?  
 Vous fiez-vous, mon frère, à mon extérieur ?  
 Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur ?  
 Non, non : vous vous laissez tromper à l'apparence,  
 Et je ne suis rien moins, hélas ! que ce qu'on pense ;  
 Tout le monde me prend pour un homme de bien ;  
 Mais la vérité pure est que je ne vauds rien.

1095  
1100

*(S'adressant à Damis.)*

Oui, mon cher fils, parlez ; traitez-moi de perfide,  
 D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide ;  
 Accablez-moi de noms encor plus détestés :  
 Je n'y contredis point, je les ai mérités ;  
 Et j'en veux à genoux souffrir l'ignominie,  
 Comme une honte due aux crimes de ma vie.

1105

ORGON

*(A Tartuffe.)*  
 Mon frère, c'en est trop. Ton cœur ne se rend point.

Traître ?

DAMIS

Quoi ? ses discours vous séduiront au point...

ORGON,

*(A Tartuffe.)*

Tais-toi, pendard. Mon frère, eh ! levez-vous, de grâce !  
 Infâme !  
*(A son fils.)*

DAMIS

Il peut...

ORGON

Tais-toi.

DAMIS

J'enrage ! Quoi ? je passe... 1110

ORGON  
Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE  
Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas. J'aimerais mieux souffrir la peine la plus dure Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON

(*A son fils.*)  
Ingrati!

TARTUFFE

Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux, 1115  
Vous demander sa grâce...

ORGON, à *Tartuffe*.

Hélas! vous moquez-vous?

(*A son fils.*)

Coquin! vois sa bonté.

DAMIS

Donc...

ORGON

Paix.

DAMIS

Quoi? je...

ORGON

Paix, dis-je.

Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige :  
Vous le haïssez tous; et je vois aujourd'hui  
Femme, enfants et valets déchainés contre lui;  
1120 On met impudemment toute chose en usage,  
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage.  
Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,  
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir;  
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,  
1125 Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS

A recevoir sa main on pense l'obliger?

ORGON

Oui, traître, et dès ce soir, pour vous faire entrager.  
Ah! je vous brave tous, et vous ferai connaître  
1130 Qu'il faut qu'on m'obéisse et que je suis le maître.

Allons, qu'on se rétracte, et qu'à l'instant, fripon,  
On se jette à ses pieds pour demander pardon.

DAMIS

Qui, moi? de ce coquin, qui, par ses impostures...

ORGON

Oh! tu résistes, gueux, et lui dis des injures?

(*A Tartuffe.*)

Un bâton! un bâton! Ne me retenez pas.

1135

(*A son fils.*)

Sus, que de ma maison on sorte de ce pas,  
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS

Oui, je sortirai; mais...

ORGON

Vite, quittons la place.

Je te prive, pendard, de ma succession,  
Et te donne de plus ma malédiction.

1140

## SCÈNE VIII

ORGON, TARTUFFE

ORGON

Offenser de la sorte une sainte personne!

TARTUFFE

O Ciel, pardonne-lui la douleur qu'il me donne!

(*A Orgon.*)

Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir  
Je vois qu'envers mon frère on tâche à me noircir...

ORGON

Hélas!

TARTUFFE

Le seul penser de cette ingratitude  
Fait souffrir à mon âme un supplice si rude...

1145

L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur si serré  
Que je ne puis parler, et crois que j'en mourrai.

ORGON

*Il court tout en larmes à la porte par où il a  
chassé son fils.*  
Coquin! je me repens que ma main t'ait fait grâce,  
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.  
1150

Remettez-vous, mon frère, et ne vous fâchez pas.

TARTUFFE

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.  
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,  
Et crois qu'il est besoin, mon frère, que j'en sorte.

ORGON

Comment ? vous moquez-vous ?

TARTUFFE

Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.  
1155

ORGON

Qu'importe ? Voyez-vous que mon cœur les écoute ?

TARTUFFE

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute ;  
Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejetez  
Peut-être une autre fois seront-ils écoutés.

1160

ORGON

Non, mon frère, jamais.

TARTUFFE

Ah ! mon frère, une femme  
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'âme.

ORGON

Non, non.

TARTUFFE

Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici,  
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON

Non, vous demeurerez : il y va de ma vie.

1165

TARTUFFE

Hé bien ! il faudra donc que je me mortifie.  
Pourtant, si vous vouliez...

ORGON

Ah !

TARTUFFE

Soit : n'en parlons plus.

Mais je sais comme il faut en user là-dessus.

L'honneur est délicat, et l'amitié m'engage

A prévenir les bruits et les sujets d'ombrage.

Je fuirai votre épouse, et vous ne me verrez...

1170

ORGON

Non, en dépit de tous, vous la fréquenterez.  
Faire enrager le monde est ma plus grande joie,  
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.  
Ce n'est pas tout encor : pour les mieux braver tous, 1175  
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous,  
Et je vais de ce pas, en fort bonne manière,  
Vous faire de mon bien donation entière.  
Un bon et franc ami, que pour gendre je prends, 1180  
M'est bien plus cher que fils, que femme, et que parents.  
N'accepterez-vous pas ce que je vous propose ?

TARTUFFE

La volonté du Ciel soit faite en toute chose.

ORGON

Le pauvre homme ! Allons vite en dresser un écrit,  
Et que puisse l'envie en crever de dépit !

## ACTE IV

### SCÈNE I

CLÉANTE, TARTUFFE

CLÉANTE

Oui, tout le monde en parle, et vous m'en pouvez croire,  
L'éclat que fait ce bruit n'est point à votre gloire ; 1185  
Et je vous ai trouvé, Monsieur, fort à propos,  
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.

Je n'examine point à fond ce qu'on expose ;  
Je passe là-dessus, et prends au pis la chose.

1190

Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,  
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé :

N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense,  
Et d'éteindre en son cœur tout désir de vengeance ?  
Et devez-vous souffrir, pour votre démenté,  
Que du logis d'un père un fils soit exilé ?

1195

Je vous le dis encore, et parle avec franchise,  
Il n'est point ni grand qui ne s'en scandalise ;

Et si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,  
Et ne pousserez point les affaires à bout.  
Sacrifiez à Dieu toute votre colère,  
Et remettez le fils en grâce avec le père.

1200

TARTUFFE

Hélas ! je le voudrais, quant à moi, de bon cœur :  
Je ne garde pour lui, Monsieur, aucune aigreur ;  
Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,  
Et voudrais le servir du meilleur de mon âme ;  
Mais l'intérêt du Ciel n'y saurait consentir,  
Et s'il rentre-céans, c'est à moi d'en sortir.  
Après son action, qui n'eut jamais d'égalé,  
Le commerce entre nous porterait du scandale :  
Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croirait !  
A pure politique on me l'imputerait ;  
Et l'on dirait partout que, me sentant coupable,  
Je feins pour qui m'accuse un zèle charitable,  
Que mon cœur l'appréhende et veut le ménager,  
Pour le pouvoir sous main au silence engager.

1215

CLÉANTE

Vous nous payez ici d'excuses colorées,  
Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées.  
Des intérêts du Ciel pourquoï vous chargez-vous ?  
Pour punir le coupable a-t-il besoin de nous ?  
Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances :  
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses ;  
Et ne regardez point aux jugements humains,  
Quand vous suivez du Ciel les ordres souverains.  
Quoi ? le faible intérêt de ce qu'on pourra croire  
D'une bonne action empêchera la gloire ?  
Non, non : faisons toujours ce que le Ciel prescrit,  
Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

1225

TARTUFFE

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,  
Et c'est faire, Monsieur, ce que le Ciel ordonne ;  
Mais après le scandale et l'affront d'aujourd'hui,  
Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

1230

CLÉANTE

Et vous ordonne-t-il, Monsieur, d'ouvrir l'oreille  
À ce qu'un pur caprice à son père conseille,  
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien  
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien ?

1235

TARTUFFE

Ceux qui me connaîtront n'auront pas la pensée  
Que ce soit un effet d'une âme intéressée.  
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,  
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas ;  
Et si je me résous à recevoir du père  
Cette donation qu'il a voulu me faire,  
Ce n'est, à dire vrai, que parce que je crains  
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains,  
Qu'il ne trouve des gens qui, l'ayant en partage,  
En fassent dans le monde un criminel usage,  
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,  
Pour la gloire du Ciel et le bien du prochain.

1245

CLÉANTE

Hé, Monsieur, n'avez point ces délicates craintes,  
Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes ;  
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,  
Qu'il soit à ses périls possesseur de son bien ;  
Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en méuse  
Que si de l'en frustrer il faut qu'on vous accuse.  
J'admire seulement que sans confusion  
Vous en ayez souffert la proposition ;  
Car enfin le vrai zèle a-t-il quelque maxime  
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime ?  
Et s'il faut que le Ciel dans votre cœur ait mis  
Un invincible obstacle à vivre avec Damis,  
Ne vaudrait-il pas mieux qu'en personne discrète  
Vous fissiez de céans une honnête retraite  
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,  
Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison ?  
Croyez-moi, c'est donner de votre prudence,  
Monsieur...

1265

TARTUFFE

Il est, Monsieur, trois heures et demie :  
Certain devoir pieux me demande là-haut,  
Et vous m'excuserez de vous quitter sitôt.

Ah !

CLÉANTE

## SCÈNE II

ELMIRE, MARIANE, DORINE, CLÉANTE

DORINE

De grâce, avec nous employez-vous pour elle,  
 Monstieur : son âme souffre une douleur mortelle ; 1270  
 Et l'accord que son père a conclu pour ce soir  
 La fait, à tous moments, entrer en désespoir.  
 Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,  
 Et tâchons d'ébranler, de force ou d'industrie,  
 Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés. 1275

## SCÈNE III

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE

ORGON

Hal ! je me réjouis de vous voir assemblés :

*A Mariane.*

Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,  
 Et vous savez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE, à genoux.

Mon père, au nom du Ciel, qui connaît ma douleur,  
 Et par tout ce qui peut énouvoir votre cœur, 1280  
 Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,  
 Et dispensez mes vœux de cette obéissance ;  
 Ne me réduisez point par cette dure loi  
 Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous dois,  
 Et cette vie, hélas ! que vous m'avez donnée, 1285  
 Ne me la rendez pas, mon père, infortunée.  
 Si, contre un doux espoir que j'avais pu former,  
 Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,  
 Au moins, par vos bontés, qu'à vos genoux j'implore,  
 Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre, 1290  
 Et ne me portez point à quelque désespoir,  
 En vous servant sur moi de tout votre pouvoir.

ORGON, se sentant attendrir.

Allons, ferme, mon cœur, point de faiblesse humaine.

MARIANE

Vos tendresses pour lui ne me font point de peine ;  
 Faites-les éclater, donnez-lui votre bien,  
 Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien : 1295  
 J'y consens de bon cœur, et je vous l'abandonne ;  
 Mais au moins n'allez pas jusques à ma personne,  
 Et souffrez qu'un couvent dans les austérités  
 Use les tristes jours que le Ciel m'a comptés. 1300

ORGON

Ah ! voilà justement de mes religieuses,  
 Lorsqu'un père combat leurs flammes amoureuses !  
 Debout ! Plus votre cœur répugne à l'accepter,  
 Plus ce sera pour vous matière à mériter :  
 Mortifiez vos sens avec ce mariage,  
 Et ne me rompez pas la tête davantage. 1305

DORINE

Mais quoi... ?

ORGON

Taisez-vous, vous ; parlez à votre écot :  
 Je vous défends tout net d'oser dire un seul mot.

CLÉANTE

Si par quelque conseil vous souffrez qu'on réponde...

ORGON

Mon frère, vos conseils sont les meilleurs du monde, 1310  
 Ils sont bien raisonnés, et j'en fais un grand cas ;  
 Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE, à son mari.

A voir ce que je vois, je ne sais plus que dire,  
 Et votre aveuglement fait que je vous admire :  
 C'est être bien coiffé, bien prévenu de lui,  
 Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui. 1315

ORGON

Je suis votre valet, et crois les apparences.  
 Pour mon frison de fils je sais vos complaisances  
 Et vous avez eu peur de le désavouer  
 Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer ; 1320  
 Vous étiez trop tranquille enfin pour être crue  
 Et vous auriez paru d'autre manière émue.

ELMIRE

Est-ce qu'au simple avenu d'un amoureux transport  
 Il faut que notre honneur se gendarme si fort ?

Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche  
Que le feu dans les yeux et l'injure à la bouche ? 1325

Pour moi, de tels propos je me ris simplement,  
Et l'éclat là-dessus ne me plaît nullement;

J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,  
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages, 1330

Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,  
Et veut au moindre mot dévisager les gens :

Me préserve le Ciel d'une telle sagesse!  
Je veux une vertu qui ne soit point diabolique,

Et crois que d'un refus la discrète froideur,  
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur. 1335

ORGON

Enfin je sais l'affaire et ne prends point le change.

ELMIRE

J'admire, encore un coup, cette faiblesse étrange.

Mais que me répondrait votre incredulité  
Si je vous faisais voir qu'on vous dit vérité ? 1340

ORGON

Voir ?

ELMIRE

Oui.

ORGON

Chansons.

ELMIRE

Mais quoi ! si je trouvais manière  
De vous le faire voir avec pleine lumière ?

ORGON

Contes en l'air.

ELMIRE

Quel homme ! Au moins répondez-moi.  
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi ;

Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre, 1345  
On vous fit clairement tout voir et tout entendre,  
Que diriez-vous alors de votre homme de bien ?

ORGON

En ce cas, je dirais que... Je ne dirais rien,  
Car cela ne se peut.

ELMIRE

L'erreur trop longtemps dure,  
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture. 1350

Il faut que par plaisir, et sans aller plus loin,  
De tout ce qu'on vous dit je vous fasse témoin.

ORGON

Soit : je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse,  
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE

Faites-le-moi venir.

DORINE

Son esprit est rusé,  
Et peut-être à surprendre il sera malaisé. 1355

ELMIRE

Non ! on est aisément dupé par ce qu'on aime.  
Et l'amour-propre engagé à se tromper soi-même.  
Faites-le-moi descendre.

*Parlant à Cleante et à Mariane.*

Et vous, retirez-vous.

#### SCÈNE IV

ELMIRE, ORGON

ELMIRE

Approchons cette table, et vous mettez dessous. 1360

ORGON

Comment ?

ELMIRE

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON

Pourquoi sous cette table ?

ELMIRE

Ah, mon Dieu ! laissez faire :  
J'ai mon dessein en tête, et vous en jugerez.

Mettez-vous là, vous dis-je ; et quand vous y serez,  
Gardez qu'on ne vous voie et qu'on ne vous entende. 1365

ORGON

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande ;  
Mais de votre entreprise il vous faut voir sortir.

ELMIRE

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.

*À son mari qui est sous la table.*

Au moins, je vais toucher une étrange matière :  
Ne vous scandalisez en aucune manière.

1370

Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis,  
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.

Je vais par des douceurs, puisque j'y suis réduite,  
Faire poser le masque à cette âme hypocrite,

Flatter de son amour les desirs effrontés,  
Et donner un champ libre à ses ténérités.

1375

Comme c'est pour vous seul, et pour mieux le confondre,  
Que mon âme à ses vœux va feindre de répondre,

J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendez,  
Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.

C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,

1380

Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée,  
D'épargner votre femme, et de ne m'exposer

Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous débauser :  
Ce sont vos intérêts; vous en serez le maître,

Et... L'on vient. Tenez-vous, et gardez de paraître.

1385

## SCÈNE V

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON

TARTUFFE

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE

Oui. L'on a des secrets à vous y révéler.

Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise,  
Et regardez partout de crainte de surprise.

1390

Une affaire pareille à celle de tantôt  
N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut.

Jamais il ne s'est vu de surprise de même;  
Dannis m'a fait pour vous une frayeur extrême,

Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts  
Pour rompre son dessein et calmer ses transports.

1395

Mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée  
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée;

Mais par là, grâce au Ciel, tout a bien mieux été,  
Et les choses en sont dans plus de sûreté.

1400

L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,

Et mon mari de vous ne peut prendre d'ombrage.

Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugements,  
Il veut que nous soyons ensemble à tous moments;

Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,  
Me trouver ici seule avec vous enfermée,

1405

Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur  
Un peu trop prompt peut-être à souffrir votre ardeur.

TARTUFFE

Je langage à comprendre est assez difficile,  
Madame, et vous parlez tantôt d'un autre style.

1410

ELMIRE

Ah! si d'un tel refus vous êtes en courroux,

Que le cœur d'une femme est mal connu de vous!

Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre  
Lorsque si faiblement on le voit se défendre!

Toujours notre pudeur combat dans ces moments  
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentiments.

1415

Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,  
On trouve à l'avouer toujours un peu de honte;

On s'en défend d'abord; mais de l'air qu'on s'y prend,  
On fait connaître assez que notre cœur se rend,

Qu'à nos vœux par honneur notre bouche s'oppose,  
Et que de tels refus promettent toute chose.

1420

C'est vous faire sans doute un assez libre aveu,  
Et sur notre pudeur me ménager bien peu;

Mais puisque la parole enfin en est lâchée,  
A retentir Dannis me serais-je attachée,

1425

Aurais-je, je vous prie, avec tant de douceur  
Écoute tout au long l'offre de votre cœur,

Aurais-je pris la chose ainsi qu'on m'a vu faire,  
Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire ?

1430

Et lorsque j'ai voulu moi-même vous forcer  
À refuser l'hymen qu'on venait d'annoncer,

Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre,  
Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,

Et l'ennui qu'on aurait que ce nœud qu'on résout  
Vint partager du moins un cœur que l'on veut tout ?

1435

TARTUFFE

C'est sans doute, Madame, une douceur extrême

Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime :

Leur miel dans tous mes sens fait couler à longs traits  
Une suavité qu'on ne goûta jamais.

1440

Le bonheur de vous plaire est ma suprême étude,  
Et mon cœur de vos vœux fait sa béatitude ;  
Mais ce cœur vous demande ici la liberté  
D'oser douter un peu de sa félicité.

1445

Je puis croire ces mots un artifice honnête  
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête ;  
Et s'il faut librement m'expliquer avec vous,  
Je ne me ferai point à des propos si doux,  
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire,  
Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,  
Et planter dans mon âme une constante foi  
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

1450

ELMIRE. *Elle toussé pour avertir son mari.*

Quoi ? vous voulez aller avec cette vitesse,  
Et d'un cœur tout d'abord épuiser la tendresse ?  
On se tue à vous faire un aveu des plus doux ;  
Cependant ce n'est pas encore assez pour vous,  
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,  
Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire ?

1455

TARTUFFE

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer.  
Nos vœux sur des discours ont peine à s'assurer.  
On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,  
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.  
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,  
Je doute du bonheur de mes témérités ;  
Et je ne croirai rien que vous n'avez, Madame,  
Par des réalités su convaincre ma flamme.

1465

ELMIRE

Mon Dieu, que votre amour en vrai tyran agit,  
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit !  
Que sur les cœurs il prend un fureux empire,  
Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire !  
Quoi ? de votre poursuite on ne peut se parer,  
Et vous ne donnez pas le temps de respirer ?  
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande,  
De vouloir sans quartier les choses qu'on demande,  
Et d'abuser ainsi par vos efforts pressants  
Du faible que pour vous vous voyez qu'ont les gens ?

1470

1475

TARTUFFE

Mais si d'un œil béni vous voyez mes hommages,  
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages ?

ELMIRE  
Mais comment consentir à ce que vous voulez,  
Sans offenser le Ciel, dont toujours vous parlez ?

1480

TARTUFFE

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,  
Lever un tel obstacle est à moi peu de chose,  
Et cela ne doit pas rettenir votre cœur.

ELMIRE

Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur !

TARTUFFE

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,  
Madame, et je sais l'art de lever les scrupules.  
Le Ciel défend, de vrai, certains contentements ;

1485

*C'est un scélérat qui parle.*

Mais on trouve avec lui des accommodements ;  
Selon divers besoins, il est une science  
D'étendre les liens de notre conscience  
Et de recuifier le mal de l'action  
Avec la pureté de notre intention.  
De ces secrets, Madame, on saura vous instruire ;  
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.  
Contentez mon désir, et n'avez point d'effroi :  
Je vous réponds de tout, et prends le mal sur moi.  
Vous toussiez fort, Madame.

1495

ELMIRE

Oui, je suis au supplice.

TARTUFFE

Vous plait-il un morceau de ce jus de réglisse ?

ELMIRE

C'est un rhume obstiné, sans doute ; et je vois bien  
Que tous les jus du monde ici ne feront rien.

1500

TARTUFFE

Cela certes est fâcheux.

ELMIRE

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE

Enfin votre scrupule est facile à détruire :  
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,  
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait ;

Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,  
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence. 1505

ELMIRE, *après avoir encore toussé.*

Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder,  
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder,  
Et qu'à moins de cela je ne dois point prétendre  
Qu'on puisse être content, et qu'on veuille se rendre. 1510  
Sans doute il est fâcheux d'en venir jusque-là,  
Et c'est bien malgré moi que je franchis cela;  
Mais puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,  
Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire  
Et qu'on veut des témoins qui soient plus convaincants,  
Il faut bien s'y résoudre, et contenter les gens. [1515  
Si ce consentement porte en soi quelque offense,  
Tant pis pour qui me force à cette violence;  
La faute assurément n'en doit pas être à moi.

TARTUFFE

Oui, Madame, on s'en charge; et la chose de soi... 1520

ELMIRE

Ouvrez un peu la porte, et voyez, je vous prie,  
Si mon mari n'est point dans cette galerie.

TARTUFFE

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez ?  
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez;  
De tous nos entretiens il est pour faire gloire,  
Et je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire. 1525

ELMIRE

Il n'importe : sortez, je vous prie, un moment,  
Et partout là dehors voyez exactement.

### SCÈNE VI

ORGON, ELMIRE

ORGON, *sortant de dessous la table.*

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme!  
Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme. 1530

ELMIRE

Quoi ? vous sortez si tôt ? vous vous moquez des gens.  
Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor temps;

Attendez jusqu'au bout pour voir les choses sûres,  
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer. 1535

ELMIRE

Mon Dieu! l'on ne doit point croire trop de léger.  
Laissez-vous bien convaincre avant que de vous rendre,  
Et ne vous hâtez point, de peur de vous méprendre.

*Elle fait mettre son mari derrière elle.*

### SCÈNE VII

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON

TARTUFFE

Tout conspire, Madame, à mon contentement :  
J'ai visité de l'œil tout cet appartement;  
Personne ne s'y trouve; et mon âme ravie... 1540

ORGON, *en l'arrêtant.*

Tout doux! vous suivez trop votre amoureuse envie,  
Et vous ne devez pas vous tant passionner.  
Ah! ah! l'homme de bien, vous m'en voulez donner!  
Comme aux tentations s'abandonne votre âme!  
Vous épousiez ma fille, et convoitiez ma femme!  
J'ai douté fort longtemps que ce fût tout de bon,  
Et je croyais toujours qu'on changerait de ton;  
Mais c'est assez avant pousser le témoignage :  
Je m'y tiens, et n'en veux, pour moi, pas davantage. 1550

ELMIRE, *à Tartuffe.*

C'est contre mon humeur que j'ai fait tout ceci :  
Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TARTUFFE

Quoi ? vous croyez... ?

ORGON

Allons, point de bruit, je vous prie.  
Dénichons de céans, et sans cérémonie.

TARTUFFE

Mon dessein...

ORGON

Ces discours ne sont plus de saison : 1555  
Il faut, tout sur-le-champ, sortir de la maison.

TARTUFFE

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître :  
La maison m'appartient, je le ferai connaître,  
Et vous montrerez bien qu'en vain on a recours,  
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours,  
Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure,  
Que j'ai de quoi confondre et punir l'imposture,  
Venger le Ciel qu'on blesse, et faire repentir  
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

1560

## SCÈNE VIII

ELMIRE, ORGON

ELMIRE

Quel est donc ce langage ? et qu'est-ce qu'il veut dire ?

[1565

ORGON

Ma foi, je suis confus, et n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE

Comment ?

ORGON

Je vois ma faute aux choses qu'il me dit,  
Et la donation m'embarrasse l'esprit.

ELMIRE

La donation...

ORGON

Oui, c'est une affaire faite  
Mais j'ai quelque autre chose encor qui m'inquiète. 1570

ELMIRE

Et quoi ?

ORGON

Vous saurez tout. Mais voyons au plus tôt  
Si certaine cassette est encore là-haut.

## ACTE V

## SCÈNE I

ORGON, CLÉANTE

CLÉANTE

Où voulez-vous courir ?

ORGON

Las ! que sais-je ?

CLÉANTE

Il me semble

Que l'on doit commencer par consulter ensemble  
Les choses qu'on peut faire en cet événement. 1575

ORGON

Cette cassette-là me trouble entièrement;  
Plus que le reste encore elle me désespère.

CLÉANTE

Cette cassette est donc un important mystère ?

ORGON

C'est un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,  
Lui-même, en grand secret, m'a mis entre les mains : 1580  
Pour cela, dans sa fuite, il me voulut être;  
Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pu dire,  
Où sa vie et ses biens se trouvent attachés.

CLÉANTE

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés ?

ORGON

Ce fut par un motif de cas de conscience : 1585  
J'allai droit à mon traître en faire confidence;  
Et son raisonnement me vint persuader  
De lui donner plutôt la cassette à garder,  
Afin que, pour nier, en cas de quelque enquête,  
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête, 1590

Par où ma conscience eût pleine sûreté  
A faire des serments contre la vérité.

CLÉANTE

Vous voilà mal, au moins si j'en crois l'apparence;  
Et là donation, et cette confiance,  
Sont, à vous en parler selon mon sentiment,  
Des démarches par vous faites légèrement.

1595

On peut vous mener loin avec de pareils gages;  
Et cet homme sur vous ayant ces avantages,  
Le pousser est encor grande imprudence à vous,  
Et vous devriez chercher quelque biais plus doux.

1600

ORGON

Quoi! sous un beau semblant de feveur si touchante  
Cacher un cœur si double, une âme si méchante!  
Et moi qui j'ai reçu gréusant et n'ayant rien...  
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien :  
J'en aurai désormais une horreur effroyable.  
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable.

1605

CLÉANTE

Hé bien! ne voilà pas de vos emportements!  
Vous ne gardez en rien les doux tempéraments;  
Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre,  
Et toujours d'un excès vous vous jetez dans l'autre.  
Vous voyez votre erreur, et vous avez connu  
Que par un zèle feint vous étiez prévenu;

1610

Mais pour vous corriger, quelle raison demande  
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,  
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien  
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien ?

1615

Quoi ? parce qu'un fripon vous dupe avec audace  
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,  
Vous voulez que partout on soit fait comme lui,  
Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui ?  
Laissez aux libertins ces sottises conséquences;  
Démêlez la vertu d'avec ses apparences,  
Ne hasardez jamais votre estime trop tôt,  
Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut :  
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture,  
Mais au vrai zèle aussi n'allez pas faire injure;  
Et s'il vous faut tomber dans une extrémité,  
Péchez plutôt encor de cet autre côté.

1620

1625

## SCÈNE II

DAMIS, ORGON, CLÉANTE

DAMIS

Quoi ? mon père, est-il vrai qu'un coquin vous menace ?  
Qu'il n'est point de bienfait qu'en son âme il n'efface, 1630  
Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,  
Se fait de vos bontés des armes contre vous ?

ORGON

Oui, mon fils, et j'en sens des douleurs nonpareilles.

DAMIS

Laissez-moi, je lui veux couper les deux oreilles :  
Contre son insolence on ne doit point gauchir ;  
C'est à moi, tout d'un coup, de vous en affranchir,  
Et pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

1635

CLÉANTE

Voilà tout justement parler en vrai jeune homme.  
Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatants :  
Nous vivons sous un règne et sommes dans un temps 1640  
Où par la violence on fait mal ses affaires.

## SCÈNE III

MADAME PERNELLE, MARIANE,  
ELMIRE, DORINE, DAMIS, ORGON, CLÉANTE

MADAME PERNELLE

Qu'est-ce ? J'apprends ici de terribles mystères.

ORGON

Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins,  
Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.

1645

Je le loge, et le tiens comme mon propre frère;  
De bienfaits chaque jour il est par moi chargé ;  
Je lui donne ma fille et tout le bien que j'ai ;  
Et, dans le même temps, le perfide, l'infâme,  
Tente le noir dessein de suborner ma femme,

1650

Et non content encor de ces lâches essais,  
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,  
Et veut, à ma ruine, user des avantages  
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu sages,  
Me chasser de mes biens, où je l'ai transféré,  
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

1655

DORINE

Le pauvre homme !

MADAME PERNELLE

Mon fils, je ne puis du tout croire

Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON

Comment ?

MADAME PERNELLE

Les gens de bien sont envieux toujours.

ORGON

Que voulez-vous donc dire avec votre discours,

1660

Ma mère ?

MADAME PERNELLE

Que chez vous on vit d'étrange sorte,

Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit ?

MADAME PERNELLE

Je vous l'ai dit cent fois quand vous étiez petit :

La vertu dans le monde est toujours poursuivie ;

Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

1665

ORGON

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui ?

MADAME PERNELLE

On vous aura forgé cent sots contes de lui.

ORGON

Je vous ai dit déjà que j'ai vu tout moi-même.

MADAME PERNELLE

Des esprits médisants la malice est extrême.

1670

ORGON

Vous me feriez damner, ma mère. Je vous dis

Que j'ai vu de mes yeux un crime si hardi.

MADAME PERNELLE

Les langues ont toujours du venin à répandre,  
Et rien n'est ici-bas qui s'en puisse défendre.

ORGON

C'est tenir un propos de sens bien dépourvu.

1675

Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,

Ce qu'on appelle vu : faut-il vous le rebattre

Aux oreilles cent fois, et crier comme quatre ?

MADAME PERNELLE

Mon Dieu, le plus souvent l'apparence déçoit :

Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

1680

ORGON

J'enrage.

MADAME PERNELLE

Aux faux soupçons la nature est sujette,

Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète.

ORGON

Je dois interpréter à charitable soin

Le désir d'embrasser ma femme ?

MADAME PERNELLE

Il est besoin,

Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes ;

1685

Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

ORGON

Hé ! diantrel ! le moyen de m'en assurer mieux ?

Je devais donc, ma mère, attendre qu'à mes yeux

Il eût... Vous me feriez dire quelque sottise.

MADAME PERNELLE

Enfin d'un trop pur zèle on voit son âme éprise ;

1690

Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit

Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON

Allez, je ne sais pas, si vous n'étiez ma mère,

Ce que je vous dirais, tant je suis en colère.

DORINE

Juste retour, Monsieur, des choses d'ici-bas :

1695

Vous ne vouliez point croire, et l'on ne vous croit pas.

CLÉANTE

Nous perdons des moments en bagatelles pures,  
Qu'il faudrait employer à prendre des mesures.  
Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point.

DAMIS

Quoi ? son effronterie irait jusqu'à ce point ?

1700

ELMIRE

Pour moi, je ne crois pas cette instance possible,  
Et son ingratitude est ici trop visible.

CLÉANTE

Ne vous y fiez pas : il aura des ressorts  
Pour donner contre vous raison à ses efforts ;  
Et sur moins que cela, le poids d'une cabale  
Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale.  
Je vous le dis encore : armé de ce qu'il a,  
Vous ne deviez jamais le pousser jusque-là.

1705

ORGON

Il est vrai ; mais qu'y faire ? A l'orgueil de ce traître,  
De mes ressentiments je n'ai pas été maître.

1710

CLÉANTE

Je voudrais, de bon cœur, qu'on pût entre vous deux  
De quelque ombre de paix raccommo-der les nœuds.

ELMIRE

Si j'avais su qu'en main il a de telles armes,  
Je n'aurais pas donné matière à tant d'alarmes,  
Et mes...

ORGON

Que veut cet homme ? Allez tôt le savoir.  
Je suis bien en état que l'on me vienne voir !

1715

## SCÈNE IV

MONSIEUR LOYAL, MADAME PERNELLE,  
ORGON, DAMIS, MARIANE, DORINE, ELMIRE, CLÉANTE

MONSIEUR LOYAL

Bonjour, ma chère sœur ; faites, je vous supplie,  
Que je parle à Monsieur.

DORINE

Il est en compagnie,  
Et je doute qu'il puisse à présent voir quelqu'un.

MONSIEUR LOYAL

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.  
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaise ;  
Et je viens pour un fait dont il sera bien aise.

1720

DORINE

Votre nom ?

MONSIEUR LOYAL

Dites-lui seulement que je viens  
De la part de Monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE

C'est un homme qui vient, avec douce manière,  
De la part de Monsieur Tartuffe, pour affaire  
Dont vous serez, dir-il, bien aise.

1725

CLÉANTE

Il vous faut voir  
Ce que c'est que cet homme, et ce qu'il peut vouloir.

ORGON

Pour nous raccommo-der il vient ici peut-être :  
Quels sentiments aurai-je à lui faire paraître ?

1730

CLÉANTE

Votre ressentiment ne doit point éclater ;  
Et s'il parle d'accord, il le faut écouter.

MONSIEUR LOYAL

Salut, Monsieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire,  
Et vous soit favorable autant que je désire !

ORGON

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,  
Et présage déjà quelque accommodement.

1735

MONSIEUR LOYAL

Toute votre maison m'a toujours été chère,  
Et j'étais serviteur de Monsieur votre père.

ORGON

Monsieur, j'ai grande honte et demande pardon  
D'être sans vous connaître ou savoir votre nom.

1740

MONSIEUR LOYAL

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,  
Et suis huissier à verge, en dépit de l'envie.  
J'ai depuis quarante ans, grâce au Ciel, le bonheur  
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur ;  
Et je vous viens, Monsieur, avec votre licence,  
Signifier l'exploit de certaine ordonnance...

1745

ORGON

Quoi ? vous êtes ici... ?

MONSIEUR LOYAL

Monsieur, sans passion :  
Ce n'est rien seulement qu'une sommation,  
Un ordre de vider d'ici, vous et les vôtres,  
Mettre vos meubles hors, et faire place à d'autres,  
Sans délai ni remise, ainsi que besoin est...

1750

ORGON

Moi, sortir de céans ?

MONSIEUR LOYAL

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.  
La maison à présent, comme savez de reste,  
Au bon Monsieur Tartuffe appartient sans conteste.  
De vos biens désormais il est maître et seigneur,  
En vertu d'un contrat duquel je suis porteur :  
Il est en bonne forme, et l'on n'y peut rien dire.

1755

DAMIS

Certes cette impudence est grande, et je l'admire.

MONSIEUR LOYAL

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous ;  
C'est à Monsieur : il est et raisonnable et doux,  
Et d'un homme de bien il sait trop bien l'office,  
Pour se vouloir du tout opposer à justice.

1760

ORGON

Mais...

MONSIEUR LOYAL

Oui, Monsieur, je sais que pour un million  
Vous ne voudriez pas faire rébellion,  
Et que vous souffrirez, en honnête personne,  
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

1765

DAMIS

Vous pourriez bien ici sur votre noir jupon,  
Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton.

MONSIEUR LOYAL

Faites que votre fils se taise ou se retire,  
Monsieur. J'aurais regret d'être obligé d'écrire,  
Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

1770

DORINE

Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal !

MONSIEUR LOYAL

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendresses,  
Et ne me suis voulu, Monsieur, charger des pièces  
Que pour vous obliger et vous faire plaisir,  
Que pour ôter par là le moyen d'en choisir  
Qui, n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,  
Auraient pu procéder d'une façon moins douce.

1775

ORGON

Et que peut-on de pis que d'ordonner aux gens  
De sortir de chez eux ?

MONSIEUR LOYAL

On vous donne du temps, 1780  
Et jusques à demain je ferai surseance  
A l'exécution, Monsieur, de l'ordonnance.  
Je viendrai seulement passer ici la nuit,  
Avec dix de mes gens, sans scandale et sans bruit.  
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,  
Avant que se coucher, les clefs de votre porte. [1785  
J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,  
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.

Mais demain, du matin, il vous faut être habile  
A vider de céans jusqu'au moindre ustensile :

1790

Mes gens vous aideront, et je les ai pris forts,  
Pour vous faire service à tout mettre dehors.  
On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense ;  
Et comme je vous traite avec grande indulgence,  
Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien,  
Et qu'au dû de ma charge on ne me trouble en rien.

1795

ORGON

Du meilleur de mon cœur je donnerais sur l'heure  
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,  
Et pouvoir, à plaisir, sur ce mufle assener  
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner. 1800

CLÉANTE

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS

A cette audace étrange,  
J'ai peine à me tenir, et la main me démanche.

DORINE

Avec un si bon dos, ma foi, Monsieur Loyal,  
Quelques coups de bâton ne vous sieraient pas mal.

MONSIEUR LOYAL

On pourrait bien punir ces paroles infâmes,  
Ma mie, et l'on décrète aussi contre les femmes.

1805

CLÉANTE

Finissons tout cela, Monsieur : c'en est assez ;  
Donnez tôt ce papier, de grâce, et nous laissez.

MONSIEUR LOYAL

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joie !

ORGON

Puisse-t-il te confondre, et celui qui t'envoie !

1810

## SCÈNE V

ORGON, CLÉANTE, MARIANE, ELMIRE,  
MADAME PERNELLE, DORINE, DAMIS

ORGON

Hé bien, vous le voyez, ma mère, si j'ai droit,  
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit :  
Ses trahisons enfin vous sont-elles connues ?

MADAME PERNELLE

Je suis tout ébaubie, et je tombe des nues !

DORINE

Vous vous plaiguez à tort, à tort vous le blâmez,  
Et ses pieux desseins par là sont confirmés :

1815

Dans l'amour du prochain sa vertu se consume ;  
Il sait que très souvent les biens corrompent l'homme,  
Et, par charité pure, il veut vous enlever

Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

1820

ORGON

Taisez-vous : c'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLÉANTE

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

ELMIRE

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.  
Ce procédé détruit la vertu du contrat ;  
Et sa déloyauté va paraître trop noire,  
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.

1825

## SCÈNE VI

VALÈRE, ORGON, CLÉANTE, ELMIRE, MARIANE, etc.

VALÈRE

Avec regret, Monsieur, je viens vous affliger ;  
Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.

Un ami, qui m'est joint d'une amitié fort tendre,  
Et qui sait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,  
A violé pour moi, par un pas délicat,

1830

Le secret que l'on doit aux affaires d'État,  
Et me vient d'envoyer un avis dont la suite  
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.

Le fourbe qui longtemps a pu vous imposer

1835

Depuis une heure au Prince a su vous accuser,  
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous jette,  
D'un criminel d'État l'importante cassette  
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,  
Vous avez conservé le coupable secret.

1840

J'ignore le détail du crime qu'on vous donne ;  
Mais un ordre est donné contre votre personne ;  
Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,  
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLÉANTE

Voilà ses droits armés ; et c'est par où le traître  
De vos biens qu'il prétend cherche à se rendre maître.

1845

ORGON

L'homme, est, je vous l'avoue, un méchant animal !

VALÈRE

Le moindre amusement vous peut être fatal.

J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte,  
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.

1850

Ne perdons point de temps : le trait est foudroyant,  
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.  
A vous mettre en lieu sûr je m'offre pour conduire,  
Et veux accompagner jusqu'au bout votre fuite.

ORGON

Las! que ne dois-je point à vos soins obligés!  
Pour vous en rendre grâce il faut un autre temps;  
Et je demande au Ciel de m'être assez propice,  
Pour reconnaître un jour ce généreux service.  
Adieu : prenez le soin, vous autres...

CLÉANTE

Allez tôt :  
Nous songerons, mon frère, à faire ce qu'il faut. 1860

### SCÈNE DERNIÈRE

L'EXEMPT, TARTUFFE,  
VALÈRE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, ETC.

TARTUFFE

Tout beau, Monsieur, tout beau, ne courez point si vite :  
Vous n'irez pas fort loin pour trouver votre gîte,  
Et de la part du Prince on vous fait prisonnier.

ORGON

Traître, tu me gardais ce trait pour le dernier;  
C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies,  
Et voilà couronner toutes tes perfidies. 1865

TARTUFFE

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,  
Et je suis pour le Ciel appris à tout souffrir.

CLÉANTE

La modération est grande, je l'avoue.

DAMIS

Comme du Ciel l'infâme impudemment se joue! 1870

TARTUFFE

Tous vos emportements ne sauraient m'émouvoir,  
Et je ne songe à rien qu'à faire mon devoir.

MARIANE

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre,  
Et cet emploi pour vous est fort honnête à prendre.

TARTUFFE

Un emploi ne saurait être que glorieux,  
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux. 1875

ORGON

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,  
Ingrat, t'a retiré d'un état misérable ?

TARTUFFE

Oui, je sais quels secours j'en ai pu recevoir;  
Mais l'intérêt du Prince est mon premier devoir;  
De ce devoir sacré la juste violence  
Étouffe dans mon cœur toute reconnaissance,  
Et je sacrifierais à de si puissants noeuds  
Ami, femme, parents, et moi-même avec eux. 1880

ELMIRE

L'imposteur!

DORINE

Comme il sait, de traîtresse manière,  
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révère! 1885

CLÉANTE

Mais s'il est si parfait que vous le déclarez,  
Ce zèle qui vous pousse et dont vous vous parez,  
D'où vient que pour paraître il s'avise d'attendre  
Qu'à poursuivre sa femme il ait su vous surprendre, 1890  
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer  
Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser ?  
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,  
Du don de tout son bien qu'il venait de vous faire;  
Mais le voulant traiter en coupable aujourd'hui,  
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui ? 1895

TARTUFFE, à l'Exempt.

Délivrez-moi, Monsieur, de la criallerie,  
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT

Oui, c'est trop demeurer sans doute à l'accomplir :  
Votre bouche à propos m'invite à le remplir;  
Et pour l'exécuter, suivez-moi tout à l'heure  
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure. 1900

TARTUFFE  
Qui ? moi, Monsieur ?

L'EXEMPT  
Oui, vous.

TARTUFFE  
Pourquoi donc la prison ?

L'EXEMPT  
Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.

*A Orgon.*

Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme si chaude. 1905

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,

Un prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,

Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.

D'un fin discernement sa grande âme pourvue

Sur les choses toujours jette une droite vue ;

Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,

Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.

Il donne aux gens de bien une gloire immortelle ;

Mais sans aveuglement il fait briller ce zèle,

Et l'amour pour les vrais ne ferme point son cœur 1915

A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.

Celui-ci n'était pas pour le pouvoir surprendre,

Et de pièges plus fins on le voit se défendre.

D'abord il a percé, par ses vives clartés,

Des replis de son cœur toutes les lâchetés.

Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même,

Et par un juste trait de l'équité suprême

S'est découvert au Prince un fourbe renommé,

Dont sous un autre nom il était informé ;

Et c'est un long détail d'actions toutes noires

Dont on pourrait former des volumes d'histoires.

Ce monarque, en un mot, a vers vous détesté

Sa lâche ingratitude et sa déloyauté ;

A ses autres horreurs il a joint cette suite,

Et ne m'a jusqu'ici soumis à sa conduite

Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,

Et vous faire par lui faire raison de tout.

Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,

Il veut qu'entre vos mains je dépouille le traître.

D'un souverain pouvoir, il brise les liens

Du contrat qui lui fait un don de tous biens,

Et vous pardonne enfin cette offense secrète

Où vous a d'un ami fait tomber la retraite ;

Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois  
On vous vit témoigner en appuyant ses droits, 1940  
Pour montrer que son cœur sait, quand moins on y pense,  
D'une bonne action verser la récompense,  
Que jamais le mérite avec lui ne perd rien,  
Et que mieux que du mal il se souvient du bien.

DORINE

Que le Ciel soit loué !

MADAME PERNELLE

Maintenant je respire.

1945

ELMIRE

Favorable succès !

MARIANE

Qui l'aurait osé dire ?

ORGON, à *Tartuffe*.

Hé bien ! te voilà, traître...

CLÉANTE

Ah ! mon frère, arrêtez,

Et ne descendez point à des indignités ;

A son mauvais destin laissez un misérable,

Et ne vous joignez point au remords qui l'accable : 1950

Souhaitez bien plutôt que son cœur en ce jour

Au sein de la vertu fasse un heureux retour,

Qu'il corrige sa vie en détestant son vice

Et puisse du grand Prince adoucir la justice,

Tandis qu'à sa bonté vous irez à genoux

Rendre ce que demande un traitement si doux.

1955

ORGON

Oui, c'est bien dit : allons à ses pieds avec joie

Nous louer des bontés que son cœur nous déploie.

Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,

Aux justes soins d'un autre il nous faudra pourvoir, 1960

Et par un doux hymen couronner en Valère

La flamme d'un amant généreux et sincère.